

*CUR FUGIS, GALATEA ?* POÉTIQUE ET ESTHÉTIQUE  
AUTOUR DES MYTHES DE GALATÉE AU QUATROCENTO

La blanche Galatée, la plus belle parmi les Néréides, était aimée du cyclope Polyphème, monstre épique propulsé dans la littérature bucolique. Sur ce couple mal assorti, les versions divergent ; la plupart nous racontent que Galatée dédaigna Polyphème. Selon Ovide, elle lui préféra l'amour du bel Acis ; Polyphème, fou de jalousie, surprit le couple et manqua tuer Acis d'un rocher, pendant que la nymphe fuyait dans la mer. Pour sauver son amant, Galatée le transforma en fleuve. Parmi les innombrables nymphes désirables qui peuplent les pages des *Métamorphoses*, l'histoire de Galatée est originale : ce n'est pas elle qui se transforme. On ignore même comment elle échappa à son monstrueux poursuivant.

Le devenir des métamorphoses ovidiennes à la Renaissance, dans la poésie comme dans les arts visuels, a suscité plusieurs études thématiques : ainsi la célèbre Daphné, bien que l'étude de Giraud fasse fort peu de place à la littérature néo-latine<sup>1</sup>, ou encore Actéon, dans les travaux récents d'H. Casanova-Robin<sup>2</sup>. Galatée n'a pas inspiré une littérature aussi abondante que ces deux mythes, mais j'ai souhaité examiner, sans prétention d'exhaustivité, quelques jalons de la représentation de ce mythe dans la littérature et la peinture du Quattrocento<sup>3</sup>. Mon propos est de montrer comment le jeu de l'imitation, dans un corpus antique et renaissant en latin, a fait naître un réseau complexe de citations et de mémoire organisé autour d'une temporalité originale, d'un genre nouveau – celui de la bucolique marine – et d'une émouvante représentation de la fuite.

Il ne s'agit d'ailleurs pas d'une de ces métamorphoses esthétisées, si fertiles pour l'iconographie et l'imaginaire. La transformation d'Acis en fleuve n'a guère inspiré la littérature ni la peinture dans l'Antiquité et à la Renaissance. Le motif qui sut délier les plumes est, au contraire, un morceau de rhétorique : la lamentation de Polyphème, tâchant de convaincre la nymphe de l'aimer en retour. Le corpus étudié, reproduit dans l'annexe I dans son intégralité, montre la place prépondérante prise par le discours sur la description de la métamorphose : il s'agit bien d'une scène rhétorique.

On trouve un premier avatar de ce discours dans la littérature bucolique grecque, chez Théocrite, dans l'idylle XI « Le Cyclope »<sup>4</sup> : l'histoire de Polyphème illustre le réconfort qu'apportent les Muses à l'amant malheureux. Le monstre fait l'éloge de Galatée, tente de la convaincre en lui promettant les cadeaux d'un berger, de lui faire voir sa propre beauté et la

---

<sup>1</sup> Y. F. A. Giraud, *La Fable de Daphné. Essai sur un type de métamorphose végétale dans la littérature et dans les arts jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 1968.

<sup>2</sup> H. Casanova-Robin, *Diane et Actéon. Éclats et reflets d'un mythe à la Renaissance et à l'âge baroque*, Paris, Champion, 2003. Voir également, sur la question des métamorphoses ovidiennes et de leur devenir littéraire, les actes publiés sous sa direction, *Ovide – Figures de l'hybride. Illustrations littéraires et figurées de l'esthétique ovidienne à travers les âges*, Paris, Champion, 2009

<sup>3</sup> Une étude exhaustive des textes et traditions relatives au mythe de Galatée se trouve dans l'article de G.-R. Rolland, « De Polyphemo et Galatea », *Leipziger Studien zur classischen Philologie*, 7, 1884, p. 139-312.

<sup>4</sup> Théocrite, *Idylles*, éd. et trad. J. R. Edmonds, Oxford : Loeb classical library, 1912 ; *Bucoliques grecs, t. I : Théocrite*, éd. et trad. P.-E. Legrand, Paris : Les Belles Lettres, 1925 (1<sup>ère</sup> éd.).

grandeur de son lignage. L'argumentation du monstre est tour à tour touchante et comique, lorsqu'il s'enorgueillit de ce que le rend difforme et affreux. Polyphème est paré des attributs d'un chanteur bucolique, et notamment de la flûte de roseaux dont jouent Pan, Faunus et bien des pâtres d'idylles.

La grande œuvre bucolique de la latinité, celle de Virgile, se devait de reprendre le motif : deux brèves réminiscences traversent les chants des bergers, aux chants VII et IX<sup>5</sup>, reprenant l'imagerie du *locus amoenus* et la série de comparaisons élogieuses imaginées par Polyphème. Notons tout de suite que le chant II, avec la liste de présents bucoliques promis par l'amant éconduit à celui qu'il poursuit, constitue un intertexte plus abondamment utilisé que ces deux mentions.

Ovide lui-même distingue ce mythe des autres métamorphoses mettant en scène des nymphes, dont la plupart sont regroupées dans les premiers livres<sup>6</sup>. La fable de Galatée survient tardivement, au livre XIII, dans une structure narrative complexe. Le livre XIII est consacré au cycle troyen : le poète s'apprête, en analepse, à raconter la métamorphose de la terrible Scylla. Mais alors que celle-ci se lamente, elle est interrompue par une autre Néréide, Galatée, qui lui raconte combien plus tragiques sont ses malheurs, puisque son Acis est mort. Dans le long récit à la première personne de Galatée, la nymphe rappelle le discours prononcé pour elle par Polyphème. On y retrouve, développés dans une *copia verborum* débordante, les éléments mis en place par Théocrite et Virgile : la liste de comparatifs élogieux adressés à la nymphe, les promesses de cadeaux, l'éloge paradoxal de soi. Ovide a conservé la tonalité bucolique du discours de Polyphème et l'a sertie dans le récit teinté de tragique de Galatée. Le cyclope a conservé son *ethos* de berger, sa flûte et son troupeau.

Le mythe de Galatée trouva sa place dans la lecture médiévale : allégorie de la tentation diabolique par les sens dans l'*Ovide moralisé*, récit étiologique chez les mythographes et notamment chez Boccace<sup>7</sup>. Mais le Quattrocento repare Galatée de sa sensualité et Polyphème de sa rhétorique. Ange Politien dépeint la scène, et plusieurs autres des *Métamorphoses*, dans les *Stanze per la Giostra* composées en 1475 en l'honneur de Julien de Médicis<sup>8</sup>. Le poème chante les hauts faits du jeune prince mais aussi ses amours avec la belle Simonetta ; à la fin du premier livre, Cupidon vient les narrer à sa mère, ce qui donne au poète l'occasion d'une magnifique *ekphrasis* sur les portes du palais de Vénus. Le dernier tableau décrit Polyphème, puis Galatée. Deux strophes (115-116) décrivent le monstrueux cyclope, berger malheureux, difforme et gigantesque ; la troisième (117) reprend son discours – les comparaisons, les promesses – et la dernière enfin (118) clôt le tableau en dépeignant Galatée triomphante au milieu des autres créatures marines.

Si Politien avait repris en langue vernaculaire le texte ovidien, trois humanistes revisitèrent le motif dans le latin du poète. Pontano, poète et homme politique napolitain, réunit dans la *Lyra* plusieurs pièces lyriques d'époques différentes, qu'on peut dater entre

---

<sup>5</sup> Virgile, *Bucoliques* VII, 36-40 et IX, 39-43, éd. et trad. E. de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, 2006.

<sup>6</sup> Ovide, *Métamorphoses* XIII, 750-869, t. 3, éd. et trad. G. Lafaye, 8<sup>e</sup> éd. revue et corrigée par H. Le Bonniec, Paris, Les Belles Lettres, 2002.

<sup>7</sup> Boccace, *De genealogia deorum* VII, 17.

<sup>8</sup> Ange Politien, *Stanze per la Giostra* I, 115-118, éd. F. Bausi et trad. E. Sérès, Paris, Les Belles Lettres, 2006.

1460 et 1480 ; il y développe l'imagerie mythologique et naturelle de la baie de Naples que surplombait sa villa, consacrant notamment de nombreuses pièces aux nymphes Antiniana et Patulcis, inventées par lui pour personnifier son domaine<sup>9</sup>. Deux pièces (XIII et XVI) reprennent, sans aucun ex-cursus narratif, le discours de Polyphème à Galatée : on y retrouve, pour une bonne part, l'éloge paradoxal, les promesses de cadeaux bucoliques et la description des richesses du cyclope, et des éléments de supplication. La seconde pièce se conclut par des imprécations et un renoncement apparent du monstre à la nymphe qu'il rejette, lui préférant la déesse de l'Etna.

L'ami et élève de Pontano, Sannazaro, lui aussi napolitain, fit revivre Galatée dans son petit recueil d'épigrammes de pêcheurs publié en 1526 – *Eclogae piscatoriae* II mais également VI, *passim*<sup>10</sup>. Il revisite les lieux de la bucolique virgilienne en les transposant dans le cadre marin de la baie de Naples. La belle indifférente est restée, le discours de l'amant éconduit aussi, mais Polyphème a disparu : c'est un pêcheur d'idylle, Lycon, avatar du poète, qui prononce la plainte en l'infléchissant nettement du côté de l'élégie. Les éléments rhétoriques sont conservés, le lien avec ses prédécesseurs étant constitué par la nature et la structure du discours et non par celui qui le prononce.

Enfin, Pietro Bembo fut le premier, dans son recueil de *Carmina* publié en 1533, à donner la parole à la belle Galatée<sup>11</sup>. Polyphème, dans la pièce VII, est remplacé par le primesautier Pan, lui aussi divinité terrestre et non marine, et, plus encore que le cyclope, lié au monde bucolique et au chant de la flûte. Son chant est vite interrompu par sa chute burlesque dans la mer. Les Faunes supplient la Néréide d'intervenir ; celle-ci se décide à secourir le dieu, non sans l'avoir vertement réprimandé de ses désirs ridicules et contre-nature. Polyphème, chez Sannazaro et Bembo, disparaît comme personnage, mais son discours hante les vers chantés et repris par d'autres. Toutes ces pièces font la part belle à une rhétorique qui unit un éloge paradoxal amusant, un argumentaire pathétique, et un *ethos* bucolique codifié. Galatée reste la néréide dédaigneuse, rendue plus inaccessible encore par sa nature marine.

On sait que les *ekphraseis* des *Stanze* furent à la Renaissance un véritable manuel de motifs antiques – je renvoie sur ce sujet aux travaux d'E. Sérís sur la rhétorique de la mémoire chez Politien<sup>12</sup> – qui inspirèrent notamment la peinture de Botticelli. C'est un autre peintre qui devait représenter Galatée – un peintre qui, d'ailleurs, voulait rivaliser à cette occasion avec la Vénus de Botticelli : Raffaello Sanzio. Agostino Chigi, pour décorer les murs de sa villa Farnesina, lui donna l'occasion de peindre, vers 1511, une fresque du Triomphe de Galatée (reproduite en annexe II). Celle-ci se trouve au rez-de chaussée de la villa ; à sa gauche, on trouve, de trois-quarts dos, Polyphème, peint par Sebastiano del Piombo, à la même époque ; les autres fresques murales sont des paysages ruraux vides de

<sup>9</sup> Pontano, *Opera*, éd. Aldine, 1513 ; *Carmina*, 2 vol., éd. B. Soldati, Firenze, 1902 et *Carmina*, éd. J. Oeschger, Bari, 1948.

<sup>10</sup> Sannazaro, *Eclogae piscatoriae*, éd. Aldine, 1526 ; trad. dans *The Major Latin Poems of Jacopo Sannazaro*, éd. et trad. R. Nash, Detroit, Wayne State University Press, 1996.

<sup>11</sup> Bembo, *Carmina*, Rome, 1533 ; *Lyric Poetry*, éd. et trad. M. P. Chatfield, Cambridge, Harvard University Press, 2005 ; *Carmina*, éd. et trad. S. Charbonnier, Paris, Les Belles Lettres, à paraître.

<sup>12</sup> E. Sérís, *Les Étoiles de Némésis: La rhétorique de la mémoire dans la poésie d'Ange Politien (1454-1494)*, Genève, Droz, 2002 ; voir en particulier « Galatée chez Ange Politien : une image de mémoire de la poésie antique », *Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance* 62, 2000, p. 591-609.

personnages, et le plafond reprend de petites scènes de métamorphoses ainsi que des motifs zodiacaux. Le texte de Politien est omniprésent dans le triomphe peint par Raphaël : dans l'attitude, le décor bucolique et la physionomie disproportionnée du cyclope ; dans la blancheur de Galatée, l'harmonie de sa suite marine et le double mouvement circulaire qui la met en valeur.

On pourrait ajouter à ce corpus bien des mentions et allusions, mais je me limiterai volontairement aux textes longs reprenant le motif du discours de Polyphème et de la fuite de la nymphe, laquelle est le plus souvent simplement évoquée dans le discours et fait rarement l'objet d'une véritable représentation ; je m'intéresserai essentiellement aux textes néo-latins et à leur insertion originale dans ce corpus varié. Je souhaite en premier lieu y lire les traits poétiques et esthétiques de la bucolique marine, dont l'acte de naissance officiel est l'œuvre de Sannazaro, malgré l'existence de prédécesseurs<sup>13</sup>. Qu'apporte au genre la transposition du monde bucolique dans le décor marin ? Quelles nouvelles images naissent de cette confrontation apparemment contre-nature, incarnée par la réunion impossible – concrétisée dans la séparation des deux tableaux de la villa Farnesina – entre des personnages terrestres comme Polyphème ou Pan et la Néréide ?

Dans un second temps, je reviendrai sur la dimension rhétorique de ces textes : tous font une place centrale à la plainte de Polyphème – inscrite dans une réminiscence à la première personne, comme chez Ovide ou Pontano, dans une *ekphrasis*, comme chez Politien, ou encore dans un récit pastoral, chez Théocrite, Sannazaro ou Bembo. E. Sérís a montré le rôle des figures de mémoire chez Ovide et Politien ; j'espère voir comment les néo-latins utilisent et reprennent ces lieux de la mémoire rhétorique, et comment ils les adaptent à leur propre projet poétique, en fonction du genre et de la situation de parole dans laquelle il se trouve. Polyphème devient un avatar du poète, décliné en figures variées, condamné à chanter la remémoration littéraire d'une fuite, à répéter pour les faire siennes les plaintes musicales des poètes qui l'ont précédé ; la scène devient fable, inscrite dans une temporalité créée par le dialogue entre les poètes.

Enfin, je voudrais me représenter cette fuite, question lancinante dans la poésie, prétexte de *contrapposto* dans la peinture, en la confrontant à d'autres représentations de la métamorphose, motif cher notamment à Pontano. Le renouveau de la bucolique et l'exploration amusée de la rhétorique ont une valeur heuristique et suggèrent un dépassement de l'imitation ou de la parodie.

#### BUCOLIQUE EN MER

L'inspiration bucolique est un lieu de *contaminatio* et d'invention. La Renaissance en fait, à partir de Pétrarque et de Boccace, un creuset dans lequel se rencontrent plus volontiers qu'ailleurs une variété de styles et de modèles : l'intertexte virgilien et ovidien bien entendu,

---

<sup>13</sup> Sur le genre de la bucolique marine et sur son devenir après Sannazar, voir les articles de L. Monga, « Salé imitateur de Sannazar dans sa bucolique marine », *France et Italie dans la culture européenne : continuités et renaissances*, Genève, Slatkine, 1980, p. 391-399 ; « Les *eclogae piscatoriae* de Sannazar et les *pescherie* de Belleau », *Réforme Humanisme Renaissance*, VII, 3, 1981, p. 13-21 ; « L'Églogue marine au XVI<sup>e</sup> siècle », *Cahiers de l'Association Internationale des Études Françaises*, 39, 1987), p. 21-32 ; également N. Smith, « The Genre and Critical Reception of Jacopo Sannazaro's *Eclogae Piscatoriae* (Naples, 1526) », *Humanistica Lovaniensia*, 50, 2001.

mais également le roman et l'idylle grecs et la poésie vernaculaire<sup>14</sup>. Pour autant, la bucolique obéit à des codes : elle met en scène des personnages terrestres, liés à la campagne, aux fruits et au bétail, à la nature verte du *locus amoenus*. Polyphème, berger et poète, appartient à ce monde ; la marine Galatée, elle, y échappe, et l'amour des deux créatures semble plus contre-nature encore que la monstruosité du Cyclope. Pour autant, cette rencontre entre deux mondes renouvelle les lieux d'invention du genre.

*Pontano et la variatio bucolique*

Le texte de Pontano met nettement en valeur la créativité néo-latine : son texte fait la synthèse entre la bucolique grecque, latinisée par Virgile, et la mythographie ovidienne. La pièce XIII repose sur des effets d'encadrement et de variation, en s'ouvrant sur un double mouvement, fuite de Galatée et élan de Polyphème :

*Cur fugis, uirgo, Polyphemon, Aetna  
quem cupit pascens tacitas fanillas ?  
En ego ad litus propero, ipsa in altos  
is uaga saltus.*

Pourquoi, jeune fille, fuis-tu Polyphème, pour qui  
brûle l'Etna, quand paissent ses cendres silencieuses ?  
Voici : j'avance vers le rivage, et toi tu pars,  
vagabonde, au fond des bois<sup>15</sup>.

Le poète s'amuse ensuite, aux strophes 4, 9, 13, 17 et 21, à des variations subtiles sur cette adresse initiale. Le « *Cur fugis* » demeure, hormis dans la dernière occurrence où il fait place à un « *quem fugis* ». Les relatives et épithètes qualifiant Polyphème, elles, varient, mais non sans conserver une unité de vocabulaire : ainsi les strophes 4 et 9 reprennent la même imagerie et le même lexique en introduisant de la variété :

*Cur fugis, uirgo, Polyphemon, Aetna  
innuit cui, et uocat usque ab alto  
monte succensis facibus, suosque  
indicat ignes ? (...)  
Cur fugis, uirgo, Polyphemon, ipsa  
Aetna quem rursus uocat, atque ab alta  
innuit rupe et facibus superbum in-  
uitat amantem ?*

---

<sup>14</sup> Plusieurs monographies se sont penchées sur le devenir du genre bucolique à la Renaissance, et dans la littérature néo-latine en particulier. La plus complète reste celle de W. L. Grant, *Neo-Latin Literature and the Pastoral*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1965 ; on se reportera également, pour le Quattrocento italien, à E. Carrara, *La Poesia pastorale*, Milan, 1908, et pour la production française à F. Joukovsky, *La Renaissance bucolique*, Paris : Flammarion, 1994. Voir également M. Scorsone, « Il *lusus pastoralis*. Lineamenti di storia di un genere letterario », *Proteo. Quaderni del Centro Interuniversitario di Teoria e Storia dei Generi Letterari* 3, 1997, p. 23-33.

<sup>15</sup> Pontano, *Lyra* XIII, 1-4.

Pourquoi, jeune fille, fuis-tu Polyphème, à qui  
l'Etna fait signe, qu'elle appelle du plus profond  
de la montagne, en allumant ses torches,  
qu'elle désigne de ses flammes ? (...)  
Pourquoi, jeune fille, fuis-tu Polyphème, que  
l'Etna rappelle à elle, à qui elle fait signe  
du fond de ses grottes, l'amant superbe  
qu'elle invite de ses torches<sup>16</sup> ?

La structure de ce chant, la variation lyrique dans la répétition rythmée, évoque immédiatement la bucolique, avant même l'allusion à des motifs ou images champêtres. Mais on retrouve également chez Pontano les allusions à la réalité pastorale présentes chez Théocrite et reprises par Ovide : c'est le cas par exemple de l'opposition du lait liquide et du lait caillé (le lait rappelant par ailleurs étymologiquement le nom de Galatée), objet d'hyperbole chez Pontano :

*Lacte de nostro fluitent et amnes,  
surgat hoc ipso tumulus coacto.*

Ce sont des fleuves qui coulent du lait que nous  
produisons, des montagnes qui se lèvent s'il caillé<sup>17</sup>.

De même l'imagerie florale, variée chez chacun des auteurs, donne lieu à une surenchère érudite puisque les roses et les raisins de Théocrite, le lierre de Virgile, le châtaignier et le fraisier d'Ovide font place chez Pontano au mélilotos, au carex et au tamaris. Enfin, Pontano surenchérit en nombre sur l'inventaire des bêtes – il fait d'ailleurs de la liste du bétail un lieu d'improvisation lyrique :

*mille equae ad ripas stabulentur alti et  
flumina Anapi ;  
mille te caprae totidemque et hedi,  
mille te uaccae totidemque tauri,  
mille te e nostris stabulis sequentur  
hubera equarum...*

mille chevaux stabulent près des rives et des eaux  
du profond Anapus ;  
Mille chèvres et autant de chevreaux,  
mille vaches et autant de taureaux,  
de nos écuries, les mamelles de mille juments  
te suivront<sup>18</sup>...

---

<sup>16</sup> Pontano, *Lyra* XIII, 17-20 et 33-36.

<sup>17</sup> *Ibidem*, 54-55 ; voir Théocrite, *Idylle* XI, 20 et 35-36 et Ovide, *Métamorphoses* XIII, 796 et 829.

Plus loin, il reprend le détail charmant de la domestication des animaux sauvages :

*Sunt mihi ursorum simul et leonum  
fistulae assueti catuli manuque,  
quos ego in lusum illecebrasque natis  
et tibi seruo,  
sunt et assueti manibus iocisque  
piscium fetus teneri : hos puellis  
et tibi seruo.*

J'ai ensemble des petits d'ours et de lions,  
habitué à la flûte de Pan et aux caresses,  
que je te garde, à toi et à nos enfants, pour jouer  
et te charmer,  
J'ai de tendres bébés poissons, habitués  
aux caresses et à faire des tours : ceux-là, pour tes filles  
et pour toi, je les garde<sup>19</sup>.

Ainsi le genre bucolique permet-il à Pontano de rendre hommage à la réalité pastorale et à l'*ethos* inventé par ses prédécesseurs, tout en faisant de son argumentation un lieu de *copiosa varietas*, de reprise et de surenchère autorisées par le genre. Il va jusqu'à inventer dans la pièce XVI un cortège de Nymphes aux noms nouveaux, Gélaé, Lilybée, Acianée, et l'Etna elle-même<sup>20</sup>. Sannazaro, dans son églogue, invente à son tour une Aenaria. Lui change le vocabulaire pour l'adapter à la réalité littorale, mais reprend exactement les mêmes motifs : la flore et la faune, la laine – sur laquelle c'est à son tour de surenchérir – et l'allusion glorifiée aux tâches quotidiennes :

*Ostrea Miseni pendentibus eruta saxis  
Mille tibi misi, totidem sub gurgite uasto  
Pausilypus, totidem uitreis Euploea sub undis  
Seruat adhuc; plures Nesis mihi seruat echinos  
Quos nec uere nouo foliis lentiscus amaris  
Inficit aut uacuae tennant dispendia Lunae.  
Praeterea mihi sub pelago manus apta legendis  
Muricibus; didici Tyrios cognoscere succos  
Quoque modo plena durent conchylia testa.*

Des huîtres arrachées aux promontoires de Misène,  
je t'ai envoyé un millier, autant qu'en détient le gouffre béant  
du Pausilippe, autant que, sous les eaux vitreuses,

---

<sup>18</sup> *Ibidem*, 56-60 ; voir Théocrite, v. 34 et Ovide, v. 821-829, qui glose sur leur nombre trop élevé pour être estimé.

<sup>19</sup> *Ibidem*, 85-90 ; le Polyphème d'Ovide lui offre deux oursons jumeaux, v. 834-837.

<sup>20</sup> Pontano, *Lyra* XVI, 13-16 et 37sq. Il ajoute à ces nymphes imaginées des personnages de la mythologie antique sicilienne, Aréthuse et Anapé, v. 17-24.

Euploé en compte ; Nesis m'a gardé plusieurs oursins  
qu'au retour du printemps le lentisque n'a pas recouverts de ses feuilles amères,  
que la Lune errante en décroissant n'a pas racornis.  
Et puis ma main sait, sous l'eau, cueillir les murex ;  
j'ai appris à reconnaître les sucres tyriens,  
la façon dont durcit la conque épaisse des coques<sup>21</sup>.

*Ethos pastoral et esthétique de la rencontre impossible*

Tout le vocabulaire pastoral, chez nos poètes, fait signe vers une esthétique mais aussi vers un *ethos* pastoral, traduit par la représentation du bétail, par le détail du petit chien (présent sur le tableau de la Farnesina), par les vêtements et parures de Polyphème ou de Pan. Ceux du Cyclope font l'objet d'un autoportrait jubilatoire chez Pontano :

*En pedum, cuius capulo suilli  
albicant dentes, riget acer ictu  
corneus mucro, medio reuinctus  
serpit acanthus ;  
aspice hunc sparsis maculis galerum ;  
en decus rarum capitis, superbit  
binnuli pelle, en tremit asper birto  
conus echinno ;  
en tegit plantas capreae reuulsus  
pero de tergo, ligat hunc acerno  
fibula amplexu, Gelae benignum  
munus amantis.*

Voici ma houlette : des dents de porc blanches  
sur la poignée, une pointe de corne ardente  
aux coups, et enlacée au milieu,  
une guirlande d'acanthé ;  
Regarde mon bonnet parsemé de taches ;  
vois l'harmonie sans pareille de la tête,  
la peau de bardot dont elle s'enorgueillit, la crête  
de hérisson dont tremble la rugueuse pointe ;  
Voici : des bottines en cuir de chèvre retourné  
cachent mes pieds, assemblées par des agraphes  
d'érable, cadeau généreux  
de mon amante Gélaé<sup>22</sup>.

L'*ethos* bucolique est par ailleurs symbolisé et résumé, sur le tableau et dans les textes, par la flûte de Pan. Cet instrument joue un rôle essentiel : en redéfinissant le Cyclope comme une caricature monstrueuse mais attendrissante du chanteur bucolique, il permet le glissement et la réécriture par Sannazaro, qui en fait un Lycon, et Bembo, qui le remplace

<sup>21</sup> Sannazaro, *Eclogae piscatoriae* II, 30-37. Pour le motif des cadeaux, voir aussi Virgile, *Bucolique* II.

<sup>22</sup> Pontano, *Lyra* XIII, 21-32.

par Pan lui-même. Nous reviendrons plus loin sur cette représentation du monstre en poète.

Tous les textes développent le motif des deux mondes irréconciliables. Polyphème, chez Ovide et Pontano, critique la mer trompeuse et instable. Même un pêcheur comme Lycon la décrit comme un lieu de mort, de naufrages et de suicide. Pan, enfin, va manquer de s'y noyer : Bembo va jusqu'au bout de la représentation imaginaire de la rencontre impossible entre monde terrestre et monde marin, et déploie à plaisir les conséquences comiques de ce rendez-vous manqué :

*Labitur, et summas dorso converrit arenas :  
Labentem intortis obruit unda fretis,  
Utque « Deam, Galatea » iterans, « Galatea » vocabat,  
Implerunt tenues ora vocantis aquae.  
Tum primum latice epotavisse marinos  
Pana ferunt, ponti nec latuisse Deum.*

Il [Pan] tombe et balaie la surface du sable avec son dos :  
L'onde engloutit le dieu qui tombe dans ses vagues recourbées,  
Et comme il appelait : « Déesse, Galatée ! », et à nouveau, « Galatée ! »,  
Les eaux liquides remplirent sa bouche et couvrirent son appel.  
Aussitôt, les eaux marines rapportent que Pan a bu la tasse,  
Et que le dieu n'a pas échappé à la mer<sup>23</sup>...

Bembo offre par ailleurs l'occasion à Galatée, à la fin de ce cycle, de répondre enfin et d'affirmer l'irréconciliabilité des deux univers : « *Numen aquae gaudet tumidarum numine aquarum* », « Une divinité aquatique trouve son bonheur chez une divinité des eaux impétueuses<sup>24</sup> ». La séparation des deux univers, teintée de pathétique chez ses prédécesseurs, prend avec lui un tour nettement comique.

Sur les murs de la villa Farnesina, la séparation semble consommée. Les deux fresques sont disjointes ; les regards des personnages ne se croisent pas ; la disproportion des deux figures souligne leur éloignement. Toutefois, le personnel qui entoure Galatée rappelle, à certains égards, une imagerie terrestre. Ainsi, la couronne de feuilles du triton de gauche rappelle celle de Polyphème, et les attributs des autres personnages masculins sont typiques des faunes ou des centaures. Le cadre marin semble donc conserver une certaine affinité avec les acteurs de la bucolique.

Le mythe de Galatée fournit donc à nos poètes, comme aussi à Raphaël, un prétexte de variation sur la trame bucolique, dans sa construction poétique, son esthétique et l'ethos poétique qu'elle propose ; de plus, il offre une belle opposition entre deux univers irréconciliables, dont la juxtaposition peut se faire baroque, comique ou tragique. Peut-être est-ce là la raison de l'engouement pour la représentation non de la métamorphose elle-même (Acis a disparu), mais du contexte contrasté qui la précède.

---

<sup>23</sup> Bembo, *Carmina* VII, 19-24.

<sup>24</sup> *Ibidem*, v. 67.

RHETORIQUE, TEMPORALITE ET THEATRALITE

*De la mémoire rhétorique à la temporalité narrative*

Comme l'a souligné E. Séris, le mythe de Galatée est un lieu de réécriture et de souvenir, lieu qui permet à la fois de faire signe vers les prédécesseurs classiques et d'affirmer la nature mémorielle du texte<sup>25</sup>. Elle souligne l'usage que font les antiques et Politien d'une série de figures que la *Rhétorique à Hérennius* recommande à l'orateur afin de mieux mémoriser son texte : homéotéleute, paronomase, hyperbole, notamment. Elle fait également voir les effets d'échos sonores et lexicaux dans les textes, commentant par exemple la fortune des séries de comparatifs de supériorité. Ovide, d'ailleurs, inscrit dans son texte même cet effet de remémoration puisque Galatée affirme qu'elle se souvient en détail du discours prononcé par Polyphème avant son crime. Tous ces phénomènes permettent d'affirmer que Politien pratique une esthétique de la *contaminatio* (des trois textes évoqués ainsi que d'autres passages d'Ovide, Virgile et Stace). Raphaël également fait de son tableau un lieu de mémoire visuelle, mémoire du texte de Politien d'abord : la fresque confirme l'intention pédagogique des *Stanze*.

Que deviennent ces phénomènes de rhétorique et de remémoration chez les poètes latins, qui, contrairement à Politien, bénéficient de surcroît d'une langue commune ? Les trois néo-latins, semble-t-il, inscrivent leur création dans une temporalité littéraire originale, qui invente au mythe de Galatée un après toujours renouvelé.

Pontano reprend, dans ses poèmes, l'art rhétorique de la répétition, rendu plus chantant et plus récitatif par le mètre lyrique qu'il emploie dans ses deux pièces. J'ai cité plus haut certains de ces effets de liste – les mille têtes de bétail et leurs petits –, les effets de parallélisme dans la comparaison, et la répétition en fin de strophe qui intervient à la fin du chant XIII tout en annonçant une variation systématique mais légère au début de la strophe suivante. On le voit, Pontano a retenu les leçons des rhétoriciens, celles d'Horace également. Surtout, Pontano a composé sur le mythe de Polyphème et Galatée deux pièces. Celles-ci sont séparées par deux odes brèves, l'une à la *Fides*, l'autre à Vénus. L'insertion de ces deux pièces pourrait être chronologique ou thématique, peu importe ; toujours est-il qu'elle introduit une distance entre les deux discours de Polyphème, et donc une temporalité virtuelle. En effet, le second poème se place dans l'après du premier : le titre qui commence par un participe passé suggère que Galatée a, entre temps, donné à son prétendant une première réponse négative (*Polyphemus a Galatea spreus conqueritur in litore*). L'ode XIII est « contemporaine » des discours prononcés par le Polyphème de Théocrite, d'Ovide et de Politien : la situation d'énonciation est apparemment identique, les principaux arguments s'y retrouvent développés (double éloge, promesses bucoliques, supplication finale). Mais la seconde ode délaisse Ovide et sa fin tragique pour se rapprocher de Théocrite et du motif du chanteur bucolique apaisé par les douces consolations des Muses. Surtout, cette ode crée l'illusion d'une temporalité. Le Cyclope de l'ode XVI évoque le monstre épique sur le mode du « *ubi sunt* » topique, connotant un long

---

<sup>25</sup> E. Séris, *Les Étoiles de Némésis*, chapitre III : Galatée, p.381-414 ; l'auteur relève des procédés similaires dans l'œuvre latine de Politien, en particulier l'ode VIII, 1-12.

écart de temps, tout en rappelant les effets de liste hyperbolique du bétail de l'ode XIII pour mieux insister sur l'écho entre *ille* et *mille* :

*Ille ne, heu, quondam Polyphemus, ille  
moeret ad fluctus ? (...)  
O ubi ille, ille est Polyphemus, albi  
uelleris diues niveique lactis,  
mille quem uaccae, totidem iuenci,  
mille capellae  
cum suis bedis, pecudesque mille,  
mille post agni comitantur ?*

Mais quoi ! est-ce là le Polyphème d'autrefois, celui-là,  
qui pleure devant les flots ? (...)  
Oh ! Où est-il, où est ce Polyphème, riche  
de toisons neigeuses et de lait blanc,  
qu'accompagnaient mille vaches et autant de veaux,  
mille chèvres  
avec leurs chevreaux et mille têtes de bétail  
avec leurs mille agneaux<sup>26</sup> ?

Le Polyphème d'autrefois est à la fois le monstre de la tradition homérique, l'auteur et l'objet de l'autoportrait élogieux développé chez les Anciens et dans l'ode XIII. Enfin, Pontano tisse dans ce discours une nouvelle histoire amoureuse qui se construit progressivement, l'idylle de Polyphème et de l'Etna, invention du poète. Ainsi Pontano semble proposer sa propre version de la fin du mythe, et faire succéder à ce qui aurait été un exercice de style et d'imitation par la *contaminatio* un second texte créatif, où il renverse l'éloge de la première ode et remplace la figure classique de Galatée par une allégorie locale de création. L'Etna devient d'ailleurs destinataire et non simple personnage, reléguant Galatée, évoquée à la troisième personne, au rang d'un personnage mythologique oublié :

*I, nigri mammis, nigricante dente,  
crine subcrispo Galatea, et amne  
merge te immundo. Polyphemon Aetna,  
Aetna tenebit,  
Aetna nympharum decus, Aetna florum  
mater. O longum mihi culta, salue,  
et tuos ignes specula e suprema  
porrige amanti.*

Loin de moi, Galatée aux seins noirs, aux dents noircies,  
aux cheveux crépus, va te plonger  
dans le fleuve immonde. Polyphème, l'Etna,

---

<sup>26</sup> Pontano, *Ljra* XVI, 5-6 et 29-34.

l'Étna le gardera,  
L'Étna, gloire des nymphes, l'Étna,  
mère des fleurs. Toi que j'ai longtemps honorée, salut !  
De tes hauteurs suprêmes, répands tes feux  
sur ton amant<sup>27</sup>.

Chez Pontano, la *variatio* n'est donc pas seulement esthétique, mais aussi narrative. Après avoir arraché le discours du cyclope à son contexte mythique, il invente une « fin alternative » que l'on peut supposer heureuse, et qui renoue avec l'imaginaire local allégorisé.

Le Lycon de Sannazaro, lui aussi, fait référence à un passé supposé : les cadeaux qu'il fit à Galatée, les autres amantes qu'il eut le bonheur de connaître autrefois. Il reprend, dans le lexique, plusieurs expressions pontaniennes. Mais surtout, il rend hommage à son maître en lui donnant un rôle dans sa pièce : Méliséus, qui donna à Lycon des corbeilles de laine pour le remercier d'avoir chanté le premier les rivages napolitains, est effectivement Pontano – le nom vient d'une églogue de Pontano dans laquelle il se mettait lui-même en scène sous ce nom<sup>28</sup>. Lycon insiste sur l'élément de transmission et de conservation : la laine terrestre de la bucolique classique sera ici teinte de la pourpre marine, originalité de sa composition à lui :

*Quid refugis? Tingenda tibi iam lana paratur  
Qua niteas superesque alias, Galatea, puellas,  
Lana maris spumis quae mollior. Hanc mihi pastor  
Ipse olim dedit, hanc pastor Melisaeus, ab alta  
Cum me forte senex audisset rupe canentem,  
Et dixit, 'Puer, ista tuae sint praemia Musae,  
Quandoquidem nostra cecinisti primus in acta'.  
Ex illo in calathis servavi, ut mittere possem.*

Pourquoi t'enfuir ? On prépare pour toi des laines à la teinture,  
Par elles ton éclat surpassera, Galatée, les autres jeunes filles  
- de la laine plus douce que l'écume de la mer. C'est le berger  
lui-même qui jadis me l'offrit, le berger Méliséus, un jour  
que le vieil homme m'avait entendu chanter du haut d'une falaise,  
me disant : 'Jeune homme, que ces présents récompensent tes Muses,  
puisque le premier tu as chanté sur nos rives.'  
Ce cadeau, je l'ai gardé dans des corbeilles, pour pouvoir te l'adresser<sup>29</sup>.

Lycon insiste sur sa reconnaissance par le maître comme précurseur, tout en lui rendant hommage. Sannazaro continue donc le mythe de Galatée en affirmant l'existence d'une

---

<sup>27</sup> *Ibidem*, v. 65-72.

<sup>28</sup> Il s'agit de la seconde églogue de Pontano. Traduction à paraître par H. Casanova-Robin, Paris, Les Belles Lettres, 2010 ; voir également son article « Éléments pour le commentaire de l'Églogue Méliséus de Pontano », *Problemi, esperienze e modelli di commento a testi umanistici-rinascimentali*, dir. R. Cardini et M. Regoliosi, Firenze, Polistampa, 2010.

<sup>29</sup> Sannazaro, *Eclogae piscatoriae* II, 39-46.

transmission littéraire et symbolique : chez lui, la temporalité n'est pas seulement narrative, mais repose sur la mise en scène de la continuité littéraire.

*De la narration à la théâtralité*

Le texte de Bembo se situe lui aussi dans un après, puisque Pan rappelle le souvenir du Cyclope pour mieux s'en démarquer, de la même façon que le poète se démarque de ses prédécesseurs tout en les citant :

*Quo fugis, o Galatea ? mane, mane o Galatea :  
Non ego sum, dixit, non ego, Nympha, Cyclops,  
Qui flavum avulsis iaculatus rupibus Acis,  
Saevitiae liquit tristia signa suae.*

Où t'enfuis-tu, ô Galatée ? reste, reste, ô Galatée :  
Je ne suis pas, dit-il, non je ne suis pas le cyclope, Nymphé,  
Qui a déterré des rochers pour les jeter sur le blond Acis  
Et a abandonné les tristes signes de sa cruauté<sup>30</sup>.

Bembo suggère un nouveau développement du mythe, qui reprend de motifs bien connus – la beauté de Galatée, l'opposition entre terre et mer, le discours de persuasion. Pan est l'héritier rebelle d'un Polyphème dont il dénonce la cruauté mais dont il reprend le discours. La continuation se fait à la fois dans la narration et dans l'évocation de la tradition poétique.

De plus, l'esthétique du mouvement qui caractérise le poème de Bembo, la place plus grande qu'il donne aux verbes d'action par rapport à l'inflation du discours chez ses prédécesseurs, suggère qu'il a ajouté aux sources littéraires un modèle pictural, qui serait celui de Raphaël. S. Charbonnier a bien montré les jeux d'échos et de citations entre les deux œuvres<sup>31</sup>. L'image de la néréide triomphante vient, en premier lieu, de Politien, mais la saveur comique de la scène, sa théâtralité rendue par la représentation dans la scène d'un public rieur de Faunes, par la présence d'effets sonores (échos, musique) et par l'insistance du poète sur les gestes et les didascalies, tirent non seulement vers le narratif mais aussi vers le visuel :

*Spectarant, sparsi ut steterant per littora, Fauni,  
Pan, comites Fauni, grataque turba tua,  
Et mixtus Faunis, cordi cui semper amores  
Nympharum et querulo tibia rauca sono,  
Incubus, et Satyri, et coniferae Sylvanus  
Arboris agresti cinctus honore caput.  
Qui simul atque ipsum gentis videre parentem  
Pana sub impuris mergier aequoribus :*

<sup>30</sup> Bembo, *Carmina* VII, 5-8.

<sup>31</sup> Voir son édition des *Carmina* de Bembo, à paraître aux Belles-Lettres, et sa thèse en cours, *Rhétorique et poétique chez les peintres et les poètes latins de la Rome de Léon X*, dir. P. Galand et M. Hochmann, Université Paris IV.

*Nympha redi, Galatea, redi, neu desere amantem',  
Ingeminant omnes, 'candida Nympha redi.  
Ab tantum ne admisse tuis sit dedecus undis,  
Quod taceant nulli post, Galatea, dies',  
Ingeminant Divi ; clamoribus icta resultat  
Arida pumiceum qua lavit Aetna pedem.  
Illa metum fallax simulare et tendere in altum  
Et vanas surda reïicere aure preces ;  
Quo magis ii tristes moesti versare querelas,  
Et pelagi expertes dicere amore Deos.  
Pectora pars pulsare manu, pars currere in undas  
Cedit, et argutos tardat arena pedes.*

Les Faunes observaient, d'où ils se tenaient, éparpillés sur le rivage,  
Pan, les Faunes tes compagnons, et ta troupe qui t'est chère,  
Et mêlé aux Faunes, celui qui eut toujours à cœur  
L'amour des nymphes et la flûte rauque au son plaintif,  
Incubus, et les Satyres, et Sylvanus,  
La tête couronnée de l'agreste conifère en marque d'honneur.  
Dès qu'ils virent le père de leur race en personne,  
Pan, englouti par les flots impurs de la mer :  
'Reviens, Nymphé, Galatée, reviens, n'abandonne pas celui qui t'aime',  
Répètent-ils tous, 'blanche nymphe, reviens.  
Ah ! au moins, ne permets pas que se pose sur tes ondes un déshonneur  
Dont les jours à venir ne cesseront jamais de parler, Galatée',  
Répètent les dieux ; frappé par leurs cris,  
L'Etna aride résonne, sur le versant où il lave son pied desséché.  
Elle, trompeuse, fait mine d'avoir peur, gagne le large  
Et fait la sourde oreille à leurs vaines prières ;  
Les faunes, d'autant plus tristes et affligés, s'agitent en plaintes,  
Et disent que les divinités marines ne savent pas aimer.  
Une partie d'entre eux se frappe la poitrine de la main, une autre va se précipiter dans les ondes,  
Et le sable retarde leurs pieds sonores<sup>32</sup>.

Les corps des personnages font l'objet d'une description à la fois minutieuse et mouvante ; le discours rhétorique ordonné a fait place à des effets de cœur, de répétition et de parole entrecoupée. Le poème de Bembo finit donc de déconstruire la tradition de ses prédécesseurs : après le mythe auquel Pontano et Sannazaro inventaient une postériorité, affirmant en bons humanistes la possibilité de créer des fables nouvelles sur des personnages antiques, Bembo sollicite le personnel mythologique pour donner au motif une forme nouvelle, théâtralisée, où le visuel l'emporte sur le verbal.

Les néo-latins ont donc à leur tour mis en place une rhétorique de la mémoire, souvent subtile et toujours variée. Leur art de la *contaminatio* ajoute encore à la *copiosa varietas* qui

---

<sup>32</sup> *Ibidem*, v. 33-52.

caractérisait déjà le texte d'Ovide et celui de Politien. Mais ces quatre textes sont composés dans la fiction d'un « après », où, si l'on peut dire, ils sont publiés chronologiquement : Pontano reprend le mythe mais pour lui inventer une conclusion nouvelle, Sannazaro rappelle ce mythe et surtout le fait que son maître a composé dessus, Bembo ajoute un chapitre à l'histoire de Galatée. De plus, chacun s'éloigne de la forme initiale du mythe : alors que Pontano conserve un discours rhétorique ordonné pour mieux mettre en valeur des effets de variation, Sannazaro dévoile dans le sien la fiction métapoétique en se confondant avec son personnage, et Bembo tire la parole du côté de la scène théâtrale et visuelle.

#### CUR FUGIS ?

Depuis le Moyen Âge, le motif de la fuite de Galatée a fait l'objet de lectures christianisantes : selon l'Ovide moralisé, la liste de présents offerts par le Cyclope représente les tentations des sens auxquelles Satan soumet le croyant. Le tableau de Raphaël a également été interprété dans la veine du néo-platonisme ficinien : il représenterait la victoire de l'amour céleste, rendu manifeste par le regard de la nymphe vers les cieux peuplés de putti et vers Junon peinte dans le médaillon qui surplombe la fresque, tandis qu'elle se détache du cercle inférieur de créatures en proie à l'amour terrestre. Le *putto* qui se trouve en bas du tableau montre du doigt l'un des deux dauphins, en train de manger un poulpe ; il s'agirait d'un autre signe de la lecture allégorique, représentant la victoire sur les tentations terrestres<sup>33</sup>. Cependant, cette fresque est inspirée d'une ekphrasis des portes du palais de Vénus, déesse de l'amour terrestre ; de surcroît, Raphaël la mentionne dans une lettre à Castiglione au cœur de réflexions sur la beauté idéale et la nécessité pour le peintre de pratiquer la *contaminatio* des modèles féminins pour l'atteindre<sup>34</sup>. Enfin, les textes des poètes latins, et celui de Bembo en particulier, contredisent une telle interprétation. La représentation de la fuite doit donc répondre non pas à une quelconque intention morale, mais à une poétique et à une esthétique.

Si les néo-latins ont ainsi transformé la figure du cyclope amoureux pour ne reprendre que son discours, pour même le placer dans la bouche d'autres, ce n'est pas afin de banaliser ce dernier, mais au contraire, comme le jeu des références est toujours présent dans l'esprit de leurs lecteurs, pour en offrir une déclinaison qui l'enrichisse. La plainte du cyclope éconduit permet aux humanistes de marier l'esthétique codifiée de la bucolique avec une structure rhétorique qui se montre au point de s'autoparodier.

Les textes des néo-latins suggèrent un Polyphème qui devient progressivement image du poète. On a vu que la flûte de Pan était un signe fort de l'*éthos* poétique, dionysiaque et bucolique ; or c'est l'un des motifs les plus récurrents dans tous les textes. Pontano donne

---

<sup>33</sup> Pour les interprétations de cette fresque et leur critique, voir notamment R. Vanoli Piazza, Raffaello. La Galatea alla Farnesina, Roma, Silvana, 2003, mais aussi C. Thoenes, « Galatea : tentativi di avvicinamento », *Raffaello a Roma*, éd. C. Frommel, Roma, 1986 ; D. T. Kinkead, « An iconographic note on Raffaello's Galatea », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 33, 1970, p. 313-315.

<sup>34</sup> Voir P. Sabbatino, « Il trionfo della Galatea e il libro del Cortegiano di Castiglione. Il dibattito sull'imitazione nel primo Cinquecento », *Studi Rinascimentali*, 2, 2004, p. 23-48.

dans la seconde pièce des indices supplémentaires de la présence d'une *persona* de poète, du pouvoir orphique qu'exerce son chant sur ceux – celle surtout – qui l'écoutent :

*Ille ne, heu, quondam Polyphemus, ille  
moeret ad fluctus ? Pudet heu canorae  
fistulae, quae olim et tiliis et alnos  
blanda mouebat,  
cuius ad cantum pecudes coibant,  
et ferae e lustris, et aues ab alto  
aethere, et mutae procul a Palici  
litore ranae.  
Ad meam dulcis Gelae cicutam,  
ad meam mollis Lilybea auenam,  
et meos flana ad calamos ruebat  
Aciaena,  
saepe et ad nostros Arethusa cantus  
flexit et molles iniit choreas,  
saepe et ad nostros numeros per attam  
lusit Anape.*

Mais quoi ! est-ce là le Polyphème d'autrefois, celui-là, qui pleure devant les flots ? Hélas ! Quelle honte pour la flûte mélodieuse qui jadis émouvait par sa douceur les tilleuls et les aulnes, Au chant de laquelle accouraient le bétail, les bêtes sauvages sorties de leurs tanières, les oiseaux descendus du ciel, et du lointain rivage de Palica, les grenouilles muettes. Au son de mon chalumeau, la délicate Gélaé, au son de ma flûte, la douce Lilybée, au son de mes roseaux, la blonde Acianée se hâtaient de me rejoindre, Et souvent à nos chants Aréthuse se laissa fléchir et fit danser ses doux chœurs, souvent à notre musique Anapé vint jouer sur la plage<sup>35</sup>.

De plus, l'humour présent dans l'autoportrait que Polyphème dresse de lui-même rappelle la poésie des *Hendécasyllabes*, où Pontano se plaît à se peindre, lui et ses amis, sous les traits de peu séduisants vieillards, bien obligés de se livrer à l'activité poétique puisqu'aucune *puella* ne saurait vouloir d'eux, et dont la verve maladroite ne fait que souligner leur incapacité à participer aux choses de l'amour. Le texte de Sannazaro prolonge cette lecture : Lycon est un double du poète. L'un dans une veine catulléenne, l'autre dans un style élégiaque, nos deux poètes revisitent donc le discours du cyclope en laissant

---

<sup>35</sup> Pontano, *Lyra* XVI, v. 5-20.

entendre, dans ses mots, la présence d'une *persona* de poète. Outre la flûte de Pan, le point commun de tous ces discours, c'est la variation sur la lancinante question : *cur fugis, Galatea* ? Dès lors, la fuite de la nymphe dépasse le *topos* de la belle indifférente pour offrir l'image, dans un temps arrêté, de l'absence.

Ce motif de fuite s'inscrit dans la tradition esthétique de représentation de la métamorphose en train de se faire, alors même que le sujet n'offre pas de prétexte à ce type de scène : ici, la métamorphose en action, c'est bien la fuite, la disparition imminente. Pontano, dans ses poèmes, aime à peindre les métamorphoses, que ce soient celle d'Adonis en citronnier dans le *De hortis Hesperidum*, celle des Héliades dans l'*Eridanus* – changées en arbres, elles reprennent parfois forme humaine pour embrasser Cupidon – ou encore de Sébéthos en fleuve dans le *Parthenopeus*<sup>36</sup>. Cette dernière reprend d'ailleurs le décor sicilien du mythe de Galatée, et c'est l'Etna qui permet la survie du jeune homme puni sous la forme d'un fleuve. La fuite de Galatée, décrite à travers les questions lancinantes du cyclope dans la pièce XIII, puis accompagnée dans l'ode XVI de sa transformation de nymphe désirable en femme repoussante, est prétexte à animer le paysage sicilien, en donnant vie à l'Etna personnifié, une esthétique hybride chère à Pontano. Surtout, la métamorphose permet, chez Pontano, de conserver vivant et mouvant le souvenir du passé ou de l'aimée disparue : c'est le cas des cortèges en l'honneur de son épouse dans les *Eglogues*, ou des nombreuses métamorphoses florales sur les tombeaux du *De Tumulis*. La fuite de Galatée s'inscrit donc à la fois dans une poétique de mise en mouvement du décor et dans une affirmation de la survie, par la parole, de ce qui a disparu.

Sur la fresque de Raphaël, je pense que cette fuite – que certains ont interprétée comme un moment d'hésitation au seuil de la fuite, moment qui la rend à la fois chaste et d'autant plus désirable – est au centre de l'inspiration : un *contrapposto* qui permettait à Raphaël de « réécrire » la Vénus de Botticelli autour d'un mouvement – mouvement double circulaire mais aussi mouvement de la fuite de Galatée. Et si Acis disparaît à la Renaissance au profit de la représentation du cyclope éconduit qui chante, c'est sans doute que cette fuite avait une valeur poétique pour les humanistes italiens aussi. Le discours est vain et conscient de l'être mais il s'accroche à un dernier mouvement ; il est incapable de convaincre, mais il peut faire exister. Dans les poèmes néo-latins, ce *contrapposto* se traduit par les effets remémoration et par l'articulation du discours autour d'une absence.

Le corpus rassemblé autour de l'image – fuyante, déjà absente – de Galatée et du discours de Polyphème, à la rhétorique impeccable et qui fait toujours signe vers un passé mythique, littéraire et poétique, a permis de mettre en valeur l'originalité des pièces qu'elle a

---

<sup>36</sup> Pontano réécrit le mythe d'Adonis dans le *De hortis Hesperidum* : le jeune homme se change en citronnier (la scène de métamorphose, décrite une première fois au livre I, v. 80-96, est reprise plusieurs fois dans le recueil). Dans l'*Eridanus*, voir en particulier la pièce I, 2. Le mythe de Sébéthos est relaté dans le *Parthenopeus* II, 14. Voir H. Casanova-Robin, « Des métamorphoses végétales dans les poésies de Pontano : *mirabilia* et lieux de mémoire », *La mythologie classique dans la littérature néo-latine*, éd. V. Leroux, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2007, et « Dendrophories : d'Ovide à Pontano (xv<sup>e</sup> s.) : la nécessité de l'hypotypose », *Ovide – Figures de l'hybride*, p. 103-124.

inspirées. Autour d'une scène caractérisée essentiellement par la parole plutôt que le mouvement, les poètes ont revisité la représentation de la métamorphose. Certes, le genre innovant de la bucolique marine, la juxtaposition ridicule ou tragique de deux univers inconciliables, s'inscrit dans le droit fil de l'engouement pour l'hybride ; quant au discours du cyclope, il permet un jeu avec les codes de la rhétorique, de la remémoration et de l'imitation, mais également la mise en récit et en scène d'une temporalité. Les textes poétiques font la part belle au cyclope, à son déluge de mots, quand Galatée n'apparaît que pour mieux s'échapper. Pourtant, cette parole inutile, vaine dans son absurdité et sa répétition, est ce qui fixe la fuite en affirmant qu'elle est métamorphose, état transitoire que le langage peut maîtriser.

ANNEXE I – CORPUS DE TEXTES

**Théocrite, Idylle IX « Le Cyclope » (traduction CUF)**

Il n'est contre l'amour aucun remède, Nicias, ni onguent, à mon avis, ni poudre, hors le commerce des Piérides. C'en est là un doux et agréable ; il est à la disposition des hommes ; mais le trouver n'est pas chose facile. Tu le sais bien, je pense, toi qui es médecin et chéri entre tous par les neuf Muses. En tout cas, c'est ce dont se trouvait le mieux le Cyclope de chez nous, l'antique Polyphème, quand il était amoureux de Galatée, du temps où une barbe naissante revêtait ses lèvres et ses tempes. Son amour ne s'exprimait pas par des cadeaux de pommes, de roses, de boucles de cheveux, mais par de vrais transports ; et tout le reste lui semblait accessoire. Bien des fois, ses brebis revinrent seules à l'étable du pâturage verdoyant ; lui, à chanter pour Galatée, se consumait sur place sur le rivage couvert d'algues, dès l'aurore, portant au fond du cœur une cruelle blessure que la grande Cypris lui avait faite en lui plongeant un trait dans les entrailles. Mais il trouva le remède ; et, assis sur un rocher élevé, les regards tournés vers la mer, il chantait ainsi :

« Blanche Galatée, pourquoi repousses-tu celui qui t'aime, - toi plus blanche à voir que le lait caillé, plus tendre que l'agneau, plus fringante que la génisse, plus luisante que le raisin vert ? Pourquoi te promènes-tu ici comme tu fais quand le doux sommeil me possède, et t'en vas-tu aussitôt quand le doux sommeil m'abandonne, fuyant telle qu'une brebis lorsqu'elle a vu le loup au gris pelage ? Je me suis mis à t'aimer, jeune fille, du jour que tu es venue avec ma mère pour cueillir des fleurs d'hyacinthe dans la montagne, et que moi je vous servais de guide. Cesser, après que je t'ai vue encore d'autres fois, cela m'est aujourd'hui tout à fait impossible, impossible depuis ce jour. Mais toi, tu n'en as pas souci, non par Zeus, pas du tout.

Je sais, charmante jeune fille, pourquoi tu me fuis. C'est parce qu'un sourcil velu s'étend sur tout mon front de l'une à l'autre oreille, unique et long, parce que j'ai au front un œil unique, et qu'un nez épaté me surmonte la lèvre. N'empêche qu'en même temps, tel que je suis, j'ai au pâturage un millier de brebis, que je traie et dont je bois le lait excellent que je traie moi-même ; et jamais, ni en été, ni en automne, ni par le plus rude hiver, le fromage ne me manque, et les claies en sont toujours pleines. Et puis, je sais jouer de la syrinx mieux qu'aucun autre Cyclope, et je chante mon amour jusqu'aux dernières heures de la nuit. Je nourris pour toi onze petites biches ornées de colliers et quatre petits ours. Viens à moi et tu ne perdras rien. Laisse la glauque mer s'élançer vers la terre ferme. Tu passeras plus heureusement la nuit à mon côté, au fond de l'ancre. Là sont des lauriers, de grêles cyprès, un lierre noir, une vigne aux doux fruits et une eau fraîche, liqueur ambrosienne que l'Etna [boisé] m'envoie de ses blanches neiges. Peut-on préférer à tout cela la mer et ses flots ? Si je te semble trop velu, j'ai du bois de chêne, et je garde sous la cendre un feu qui ne meurt jamais ; et je souffrirai que tu brûles mon âme et mon œil unique, bien qu'il soit ce que j'ai de plus cher. Je suis malheureux parce que ma mère ne m'a pas enfanté avec des branchies, et que je ne puis plonger vers toi et te baiser la main, si tu me refusais les lèvres. Je te porterais ou des lis blancs, ou un jeune pavot aux pétales rouges, mais non tous deux à la fois, car les uns germent en été et les autres en hiver. Maintenant, ô jeune fille, j'apprendrai du moins à nager, afin de savoir pourquoi il vous est si doux d'habiter l'abîme. Puisses-tu en sortir, ô Galatée ! Puisses-tu, telle que moi qui reste assis en ce lieu, oublier de retourner dans ta demeure ! Puisses-tu désirer de conduire les troupeaux avec moi, de traire le lait et de le cailler en fromages à l'aide de la présure aigre ! Ma mère m'a causé tout ce mal, et je lui en veux ; car, me voyant maigrir de jour en jour, jamais elle ne t'a rien dit en ma faveur. Je lui déclarerai que ma tête et mes pieds brûlent, afin qu'elle soit affligée, puisque je le suis aussi ! O Cyclope, Cyclope ! où tes esprits s'en vont-ils ? Si tu tressais des corbeilles et coupais du feuillage pour tes jeunes brebis, peut-être ton intelligence n'en irait-elle que mieux. Jouis des biens présents ; pourquoi poursuivre ce qui te fuit ? Tu trouveras une autre Galatée, et même plus belle. Plusieurs belles jeunes filles m'excitent à jouer avec elles [pour la nuit], et rient aux éclats quand je les écoute. Je suis donc aussi quelque chose sur la terre ! »

C'est ainsi que Polyphème promenait son amour en chantant ; et il en goûtait plus de repos que si, pour cela, il eût donné de l'or.

Virgile, *Bucoliques* VII, 36-40 et IX, 39-43 (traduction CUF)

*Nerine Galatea, thymo mihi dulcior Hyblae  
candidior cygnis, hedera formosior alba,  
cum primum pasti repetent praesepia tauri,  
si qua tui Corydonis habet te cura, venito.*

*Huc ades, o Galatea : quis est nam ludus in undis ?  
Hic ver purpureum, varios hic flumina circum  
fundit humus flores ; hic candida populus antro  
imminet et lentae texunt umbracula vites.  
Huc ades ; insani feriant sine litora fluctus.*

Fille de Nérée, Galatée, plus douce pour moi que le thym de l'Hybla, plus blanche que les cygnes, plus belle que le lierre pâle, dès que les taureaux repus regagneront leurs crèches, si tu as quelque amour pour ton Corydon, tu viendras.

Viens ici, Galatée ! à quoi bon jouer dans les flots ? Ici, le printemps rutile ; ici, au bord des cours d'eau, la terre épand ses fleurs diaprées ; ici, le peuplier blanc surplombe ma grotte, et les vignes souples tissent des ombrages. Viens ici : laisse les vagues folles battre le rivage.

Ovide, *Métamorphoses* XIII, 750-869 (traduction CUF)

*« Acis erat Fauno nymphaque Symaethide cretus,  
magna quidem patrisque sui matrisque voluptas,  
nostra tamen maior ; nam me sibi iunxerat uni.  
Pulcher et octonis iterum natalibus actis  
signarat teneras dubia lanugine malas.  
Hunc ego, me Cyclops nulla cum fine petebat ;  
nec, si quaesieris, odium Cyclopis amorne  
Acidis in nobis fuerit praesentior edam ;  
par utrumque fuit. Pro ! quanta potentia regni  
est, Venus alma, tui ! nempe ille inmitis et ipsis  
horrendus silvis et visus ab hospite nullo  
impune et magni cum dis contemptor Olympi,  
quid sit amor, sensit, nostrique cupidine captus  
uritur, oblitus pecorum antrorumque suorum.  
Iamque tibi formae, iamque est tibi cura placendi,  
iam rigidos pectus rastris, Polypheme, capillos,  
iam libet hirsutam tibi falce recidere barbam  
et spectare feros in aqua et componere vultus.  
Caedis amor feritasque sitisque inmensa cruoris  
cessant et tutae veniuntque abeuntque carinae.  
(...)»*

*Prominet in pontum cuneatus acumine longo  
collis ; utrumque latus circumfluit aequoris unda.  
Huc ferus ascendit Cyclops mediusque resedit ;  
lanigeras pecudes nullo ducente secutae.  
Cui postquam pinus, baculi quae praebuit usum,  
ante pedes posita est, antennis apta ferendis,  
sumptaque harundinibus compacta est fistula centum,  
senserunt toti pastoria sibila montis,  
senserunt undae. Latitans ego rupe meique  
Acidis in gremio residens procul auribus hausi  
talia dicta meis auditaque mente notavi :*

« Acis, qui devait le jour à Faune et à une nymphe, fille du Syméthus, faisait le bonheur de son père et de sa mère, mais plus encore le mien ; car il était le seul qui eût réussi à me plaire. Il était beau, il avait seize ans et un léger duvet se dessinait à peine sur ses joues délicates. Je m'attachais sans trêve à ses pas ; le Cyclope s'attachait aux miens ; si tu me demandais ce qui l'emportait en moi, de ma haine pour le Cyclope ou de ma tendresse pour Acis, je ne saurais le dire ; elles étaient égales. Ah ! que ta puissance est grande, douce Vénus ! Ainsi ce monstre barbare, objet d'horreur pour les forêts elles-mêmes, qu'aucun étranger n'a jamais vu impunément, qui méprise l'Olympe auguste et ses dieux, ressent les effets de l'amour ; en proie à une passion violente, il brûle, oubliant ses troupeaux et son antre. Maintenant tu soignes ta personne, Polyphème ; maintenant tu te soucies de plaire ; maintenant tu peignes avec un râteau tes cheveux raides ; maintenant tu prends goût à couper avec une faux ta barbe hirsute, à mirer dans l'eau et à composer ton visage farouche. Tu as contenu ton ardeur pour le meurtre, ta cruauté, ta soif démesurée de sang humain ; les vaisseaux arrivent et repartent sans danger. (...)»

Il est une colline qui s'avance dans la mer comme une longue pointe en forme de croix et dont les deux flancs sont baignés par les vagues. Le farouche Cyclope y monte et s'assied entre les deux pentes ; ses bêtes à laine, sans être conduites par aucun guide, l'ont suivi d'elles-mêmes. Il dépose à ses pieds un pin qui lui servait de bâton et qui aurait pu supporter des vergues ; il prend une flûte formée de cent roseaux assemblés ; avec cet instrument pastoral il fait retentir au loin de ses sifflements les montagnes et les flots. J'étais cachée sous une roche et je reposais sur le sein de mon Acis ; j'entendis alors de loin les paroles que voici et je les gravai dans ma mémoire :

« *Candidior folio nivei, Galatea, ligustri,  
floridior pratis, longa procerior alno,  
splendidior vitro, tenero lascivior haedo,  
levior assiduo detritis aequore conchis,  
solibus hibernis, aestiva gratior umbra,  
nobilior pomis, platano conspectior alta,  
lucidior glacie, matura dulcior uva,  
mollior et cygni plumis et lacte coacto,  
et, si non fugias, riguo formosior horto ;  
saevior indomitis eadem Galatea iuvenis,  
durior annosa quercu, fallacior undis,  
lentior et salicis virgīs et vitibus albis,  
his immobilior scopulis, violentior amne,  
laudato pavone superior, acrior igni,  
asperior tribulis, feta truculentior ursae,  
surdior aequoribus, calcato inmitior hydro,  
et, quod praecipue vellem tibi demere possem,  
non tantum cervo claris latratibus acto,  
verum etiam ventis volucrique fugacior aura !*

*At, bene si noris, pigeat fugisse morasque  
ipsa tuas damnes et me retinere labores.  
Sunt mihi, pars montis, vivo pendentia saxo  
antra, quibus nec sol medio sentitur in aestu,  
nec sentitur hiems; sunt poma gravantia ramos,  
sunt auro similes longis in vitibus uvae,  
sunt et purpureae: tibi et has servamus et illas.  
Ipsa tuis manibus silvestri nata sub umbra  
mollia fraga leges, ipsa autumnalia corna  
prunaque non solum nigro liventia suco,  
verum etiam generosa novasque imitantia ceras.  
Nec tibi castaneae me coniuge, nec tibi deerunt  
arbutae fetus: omnis tibi serviet arbor.  
Hoc pecus omne meum est, multae quoque vallibus errant,  
multas silva tegit, multae stabulantur in antris ;  
nec, si forte roges, possim tibi dicere, quot sint ;  
pauperis est numerare pecus. De laudibus harum  
nil mihi credideris ; praesens potes ipsa videre,  
ut vix circumeant distentum cruribus uber.  
Sunt, fetura minor, tepidis in ovilibus agni ;  
sunt quoque, par aetas, aliis in ovilibus haedi.  
Lac mihi semper adest niveum ; pars inde bibenda  
servatur, partem liquefacta coagula durant.  
Nec tibi deliciae faciles vulgataque tantum  
munera contingent, dammae leporesque capraeque,  
parve columbarum, demtusve cacumine nidus.  
Inveni geminos, qui tecum ludere possint,  
inter se similes, vix ut dignoscere possis,  
villosae catulos in summis montibus ursae ;  
inveni et dixi : dominae servabimus istos.*

« Tu es plus blanche, Galatée, que les pétales neigeux du troëne, plus fleurie que les prés, plus élancée que l'aulne, plus brillante que le cristal, plus folâtre que le chevreau, plus lisse que le coquillage poli sans trêve par les vagues, plus délicieuse que le soleil en hiver et que l'ombre en été, plus exquise que les fruits, plus majestueuse que le platane altier, plus resplendissante que la glace, plus douce que le raisin mûr, plus délicate que le duvet du cygne et que le lait caillé et, si tu ne me fuyais pas, tu serais plus belle qu'un jardin bien arrosé ; mais cette même Galatée est plus farouche que les taureaux indomptés, que dure que les vieux chênes, plus trompeuse que l'onde, plus tenace que les pousses du saule et de la bryone, plus insensible que ces rochers, plus emportée que le torrent, plus orgueilleuse que le paon qu'on admire, plus violente que la flamme, plus hérissée que les ronces, plus sauvage que l'ourse qui a mis bas, plus sourde que la mer, plus furieuse que le serpent sur lequel on a mis le pied, enfin (et c'est là le principal défaut dont je voudrais te guérir) plus prompte à fuir que le cerf pressé par des aboiements retentissants et même que le souffle des vents impétueux. Pourtant si tu me connaissais bien, tu regretterais de m'avoir fait attendre et tu t'efforcerais de me retenir. J'ai à moi, dans les flancs de la montagne, un antre dont la roche vive forme la voûte et où on ne sent ni les ardeurs du soleil en plein été ni les rigueurs de l'hiver ; j'ai des fruits qui font plier les branches sous leur poids ; j'ai sur les longs rameaux de mes vignes des raisins semblables à de l'or et j'en ai encore d'autres que colore la pourpre ; je te les réserve tous. Toi-même, de tes propres mains, tu cueilleras des fraises fondantes, nées sous les ombrages des bois, tu cueilleras des cornouilles en automne et des prunes, non seulement celles qu'assombrit un suc noir, mais aussi d'autres plus estimées, qui ressemblent à la cire nouvelle. Si tu me prends pour époux, tu ne manqueras ni de châtaignes, ni d'arbouses ; tous mes arbres seront à ton service. Tout ce troupeau m'appartient et je possède bien d'autres bêtes qui errent dans les vallées, d'autres qui s'abritent dans les forêts, d'autres encore que je garde à l'étable dans mes grottes ; si tu m'en demandais le nombre, je ne saurais te le dire ; il n'y a que les pauvres pour compter leurs brebis. Veux-tu savoir combien les miennes sont belles ? Ne t'en rapporte pas à moi ; viens ici et tu verras toi-même comme leurs cuisses ont peine à retenir leurs mamelles gonflées. Puis j'ai toute la jeune génération, les agneaux enfermés dans de chaudes bergeries, et dans d'autres des chevreux du même âge. J'ai toujours du lait blanc comme la neige ; j'en conserve une partie pour le boire ; je fais durcir le reste avec de la présure liquide. De moi tu ne recevras pas seulement pour ton plaisir des présents comme en offre à peu de frais le vulgaire : des daims, des lièvres, des chevreux, un couple de colombes ou un nid enlevé de la cime d'un arbre. J'ai trouvé, sur le sommet d'une montagne, deux

*Iam modo caeruleo nitidum caput exere ponto,  
iam, Galatea, veni, nec munera despice nostra.  
Certe ego me novi liquidaeque in imagine vidi  
nuper aquae placuitque mihi mea forma videnti.  
Adspice, sim quantus ; non est hoc corpore maior  
Iuppiter in caelo (nam vos narrare soletis  
nescio quem regnare Iovem) ; coma plurima torvos  
prominet in voltus umerosque ut lucus obumbrat.  
Nec mea quod rigidis horrent densissima saetis  
corpora, turpe puta ; turpis sine frondibus arbor,  
turpis equus, nisi colla iuba flaventia velent ;  
pluma tegit volucres, ovis sua lana decori est ;  
barba viros hirtaeque decent in corpore saetae.  
Unum est in media lumen mihi fronte, sed instar  
ingentis clipei. Quid ? non haec omnia magnus  
Sol videt e caelo ? Soli tamen unicus orbis.  
Adde quod in vestro genitor meus aequore regnat :  
hunc tibi do socerum. Tantum miserere precisque  
supplicis exaudi ; tibi enim succumbimus uni ;  
quique Iovem et caelum sperno et penetrabile fulmen,  
Nerei, te veneror ; tua fulmine saevior ira est.  
Atque ego contemptus essem patientior huius,  
si fugeres omnes ; sed cur, Cyclope repulso,  
Acin amas praefersque meis complexibus Acin ?  
Ille tamen placeatque sibi, placeatque licebit,  
quod nollem, Galatea, tibi ; modo copia detur,  
sentiet esse mihi tanto pro corpore vires ;  
viscera viva traham, divisaque membra per agros  
perque tuas spargam (sic se tibi misceat!) undas.  
Uror enim laesusque exaestuat acrius ignis,  
cumque suis videor translata viribus Aetna  
pectore ferre meo ; nec tu, Galatea, moveris.*

jumeaux qui pourront jouer avec toi, si semblables l'un à l'autre que tu aurais peine à les distinguer, deux petits d'une ourse velue ; je les ai trouvés et je me suis dit : je les garderai pour ma maîtresse.

Maintenant lève seulement ta belle tête au-dessus de la mer azurée : maintenant viens, Galatée, et ne dédaigne pas mes présents. Assurément je me connais bien : je me suis vu récemment dans le reflet d'une eau limpide et ma figure m'a plu. Regarde comme je suis grand : Jupiter, dans le ciel, n'a pas une plus haute taille (car vous racontez toujours qu'il y a je ne sais quel Jupiter qui règne sur le monde) ; une abondante chevelure surmonte mon rude visage et ombrage mes épaules comme une forêt. Si mon corps est hérissé de poils raides et touffus, ne crois pas que ce soit laid ; il est laid pour un arbre de n'avoir point de feuilles, laid pour un cheval de n'avoir point de crinière qui couvre sa brune encolure ; les oiseaux sont revêtus de plumes ; la laine sert de parure aux brebis ; pour les hommes, rien ne leur sied comme une barbe et des poils qui se dressent sur le corps. Je n'ai qu'un œil au milieu du front, mais il ressemble à un grand bouclier. Eh quoi ? Le Soleil, du haut du ciel immense, n'embrasse-t-il pas l'univers du regard ? le Soleil pourtant n'a qu'un œil. Ajoute que mon père est le souverain des mers que vous habitez ; c'est lui que je t'offre pour beau-père. Daigne seulement avoir pitié de moi, écoute les prières d'un suppliant ; il n'y a que toi au monde devant qui je fléchisse le genou. Moi qui méprise Jupiter, le ciel et la foudre qui fracasse tout, ô fille de Nérée, je tremble devant toi ; ta colère est plus redoutable que la foudre. Et encore je supporterai plus patiemment tes dédains, si tu fuyais tous les hommes ; mais pourquoi repousser le Cyclope et donner ton amour à Acis ? Pourquoi préférer à mes embrassements ceux d'Acis ? Enfin, qu'il se complaise en lui et, quoi qu'il m'en coûte, qu'il te plaise aussi à toi-même, Galatée, soit ; seulement, à la première occasion, il sentira que ma force répond à ma taille. Je lui arracherai les entrailles toutes vives, je les mettrai en pièces, je disperserai ses membres dans les champs et aussi (puisse-t-il s'unir à toi par ce moyen) dans tes eaux. Car je brûle ; mes feux contrariés font éruption avec d'autant plus d'impétuosité ; il me semble que l'Etna a passé en moi avec toute sa violence et que je le porte dans ma poitrine. Et toi, Galatée, tu restes insensible !

### Politién, *Stanze per la Giostra I*, 115-118 (traduction E. Sérís)

Les épaules soyeuses de Polyphème sont couvertes  
de son épouvantable chevelure, qui retombe sur sa large poitrine,  
et des glands verts ombrent ses rudes tempes ;  
autour de lui ses brebis paissent,  
mais ils ne quittent plus désormais son cœur  
les soucis doux-amers qui naissent de l'amour :

et même, tout languissant de pleurs et de douleur,  
il est assis sur un froid rocher, au pied d'un érable.

D'une oreille à l'autre il forme un arc,  
le sourcil hirsute d'au moins six emfans ;  
large, sous le front, le nez s'étend,  
il semble que d'écume blanchissent les dents ;  
il a son chien entre les pieds, et sous son bras reste muet  
un chalumeau d'au moins cent roseaux :  
lui regarde la mer qui ondoie, et il paraît chanter  
d'alpestres notes, remuant ses joues laineuses,

et il lui dit qu'elle est plus blanche que le lait,  
mais aussi plus superbe, de beaucoup, qu'une génisse,  
et que de nombreuses guirlandes, déjà, il lui a faites,  
et qu'il lui garde une biche très belle,  
et un petit ourson qui déjà se bat avec son chien ;  
et que pour elle il languit et dépérit,  
et qu'il a grande envie de savoir nager  
pour aller la retrouver jusque dans la mer.

Deux splendides dauphins tirent un char ;  
dessus est Galatée, qui le mors réfrène,  
et eux, nageant ensemble, soufflent ;  
il tourne autour d'elle une troupe plus lascive ;  
tel crache les ondes salées, tels autres virevoltent,  
tel encore l'on voit par amour jouer et lutiner ;  
la belle nymphe avec ses sœurs fidèles,  
d'un si rustre chanteur, la coquette, rit.

### Pontano, *Lyra XIII*

*Polyphemus ad Galateam.*

*Cur fugis, uirgo, Polyphemon, Aetna  
quem cupit pascens tacitas fauillas ?  
En ego ad litus propero, ipsa in altos  
is uaga saltus.*

*Qualis in pratis melilotos udis  
carices inter nitet, inter ipsa  
Crathidis nymphas facieque et omni  
corpore praestas ;*

*alta ut in siluis humiles myricas  
fagus excellit, pecudum magistros  
ipse sic cunctos et honore barbae et  
crine relinquo.*

*Est tibi insignis coma, qua nitescis ;  
sunt mihi et saetae, quibus ipse et hirvos  
atque oues solus supero, genisque  
et nemus horret.*

Polyphème à Galatée.

Pourquoi, jeune fille, fuis-tu Polyphème, pour qui  
brûle l'Etna, quand paissent ses cendres silencieuses ?  
Voici : j'avance vers le rivage, et toi tu pars,  
vagabonde, au fond des bois.

Ainsi dans les prairies humides, le mélilotos  
brille au milieu des carex ; ainsi toi,  
parmi les nymphes de Crathide, par la beauté  
de ton visage et de tout ton corps, tu te distingues ;

Comme dans la forêt, au-dessus des humbles tamaris  
se dresse le hêtre altier, ainsi, les autres bergers,  
moi, par la beauté de ma barbe et par  
ma crinière, je les dépasse.

Toi, ta chevelure splendide te donne ton éclat,  
moi, j'ai des soies pour surpasser à moi seul  
les boucs et les moutons, et sur mes joues  
c'est tout un bois qui se hérissé.

*Cur fugis, virgo, Polyphemon, Aetna  
innuit cui, et uocat usque ab alto  
monte succensis facibus, suosque  
indicat ignes ?*

*En pedum, cuius capulo suilli  
albicant dentes, riget acer ictu  
corneus mucro, medio reuinctus  
serpit acanthus ;*

*aspice hunc sparsis maculis galerum ;  
en decus rarum capitibus, superbit  
hinnuli pelle, en tremit asper hirtio  
conus echinno ;*

*en tegit plantas capreae reuulsus  
pero de tergo, ligat hunc acerno  
fibula amplexu, Gelae benignum  
munus amanti.*

*Cur fugis, uirgo, Polyphemon, ipsa  
Aetna quem rursus uocat, atque ab alta  
innuit rupe et facibus superbum in-  
uitat amantem ?*

*Non mihi desunt, Galatea, lanae,  
non oues, bis quae pariant in anno,  
bis die ad multram ueniant uocatae  
nomine uaccae,*

*uelleratque assunt niuea, et petulci  
uir gregis bifrons caper, et tricornis  
ille et insultans aries, sicani  
litoris horror,*

*ille et insultans uitalis mibique  
taurus instans cornibus : ab Pelori,  
ab Gelae pastor, caue, et insolentem  
pelle iuuencum.*

*Cur fugis, uirgo, Polyphemon, illum,  
cuius ad formam stupeant uel undae,  
cuius et robur nemora et lacertos  
saxa tremiscant ?*

*Lacte de nostro fluitent et amnes,  
surgat hoc ipso tumulus coacto,  
mille equae ad ripas stabulentur alti et  
flumina Anapi ;*

*mille te caprae totidemque et hedi,  
mille te uaccae totidemque tauri,  
mille te e nostris stabulis sequentur  
hubera equarum,*

*si semel mecum, Galatea, mecum  
litus inuisens sicalasque terras,  
duxeris mecum choreas amatae ad  
carmen auenae.*

Pourquoi, jeune fille, fuis-tu Polyphème, à qui l'Etna fait signe, qu'elle appelle du plus profond de la montagne, en allumant ses torches, qu'elle désigne de ses flammes ?

Voici ma houlette : des dents de porc blanches sur la poignée, une pointe de corne ardente aux coups, et enlacée au milieu, une guirlande d'acanthé ;

Regarde mon bonnet parsemé de taches ; vois l'harmonie sans pareille de la tête, la peau de bardot dont elle s'enorgueillit, la crête de hérisson dont tremble la rugueuse pointe ;

Voici : des bottines en cuir de chèvre retourné cachent mes pieds, assemblées par des agraphes d'érable, cadeau généreux de mon amante Gélée.

Pourquoi, jeune fille, fuis-tu Polyphème, que l'Etna rappelle à elle, à qui elle fait signe du fond de ses grottes, l'amant superbe qu'elle invite de ses torches ?

Je ne manque pas, Galatée, de laine, ni de moutons capables de deux portées par an, ni de vaches qui viennent deux fois par jour à la traite à l'appel de leur nom ;

J'ai aussi des toisons de neige, et un bouc à deux cornes, le mâle du troupeau pétulant, et ce fougueux bélier à trois cornes, terreur du rivage de Sicile,

Et ce taureau qui bondit sur les génisses et sur moi, aux cornes menaçantes ; ah, bergers du Pélore et du Gélés, prenez garde, chassez au loin ce jeune rebelle !

Pourquoi, jeune fille, fuis-tu le grand Polyphème, dont l'apparence laisse la mer stupéfaite, dont la force et les muscles font trembler les bois et les rochers ?

Ce sont des fleuves qui coulent du lait que nous produisons, des montagnes qui se lèvent s'il caille ; mille chevaux stabulent près des rives et des eaux du profond Anapès ;

Mille chèvres et autant de chevreaux, mille vaches et autant de taureaux, de nos écuries, les mamelles de mille juments te suivront,

Si, une seule fois, avec moi, Galatée, avec moi, en se promenant sur le rivage et les terres de Sicile, tu mènes avec moi tes chœurs au chant de ma chère flûte de Pan.

*Cur fugis, uirgo, Polyphemon ? Ecquem  
Italiam tellus Polyphemon, equem  
Bruttii montes Oriarchon, amnis  
equem habet ullus ?*

*Unicum est soli Polyphemo, at ingens  
lumen : hoc uno fugo et ipse nubes,  
montium hoc uno fugo tetra et amplae  
monstra lacunae.*

*Ipse, dum uastum mare curro, adaequant  
genua nec fluctus ; tiliae nec aequant,  
erro dum siluis ; mihi cedit unda,  
cedit et aer.*

*Quin et, hac dextra quotiens Pachynni  
uerticem aut summi quatio Pelori,  
Ausonum litus tremat et libyssae  
tractus arenae.*

*Quem fugis, demens Galatea, cuius  
aequet et diuos genus, et propago  
imperet siluis, pecori, ac magistris,  
et maris undis ?*

*Sunt mihi ursorum simul et leonum  
fistulae assueti catuli manaque,  
quos ego in lusum illecebrasque natis  
et tibi seruo,*

*sunt et assueti manibus iocisque  
piscium fetus teneri : hos puellis  
et tibi seruo. O age, dura nostrae  
causa querelae,*

*et foue ingentem Polyphemon, antra  
ipsa quem nix iam capiunt, uel ipsi  
montium saltus ; age, dura nostrae  
causa querelae,*

*et tege amplexu Polyphemon, ipsae  
quem tegunt nix aut tiliae, aut comantes  
esculi, aut pinus ; age, dura nostrae  
causa querelae,*

*osculo et dona Polyphemon. Heu heu,  
osculum et uoces fugit ; ab superba,  
ab parum felix fugit, et sub imo  
conditur amne.*

## **Pontano, *Lyra XVI***

*Polyphemos a Galatea spretus conqueritur in litore.*

*Litus, o nostris faueas querelis,  
sparsaque ad siccas ades, alga, cantes,  
nos meos questus procul, icta longe*

Pourquoi, jeune fille, fuis-tu Polyphème ? A-t-elle un Polyphème, la terre d'Italie, ont-elles un Oriarchus, les montagnes de Bruttum, ou n'importe quel fleuve ?

Polyphème seul a un œil unique, mais gigantesque : avec cet œil unique je fais fuir les nuages, avec cet œil je fais fuir les monstres hideux, habitants des montagnes et de la vaste mer.

Et quand je cours vers l'océan immense, les vagues n'atteignent pas mes genoux ; et les tilleuls n'arrivent pas à ma hauteur, quand je passe dans la forêt ; l'eau me cède le passage, l'air me le cède.

Et puis, combien de fois de cette main ai-je ébranlé la cime du Pachynum ou du haut Pélore, faisant trembler le rivage d'Ausonie et l'étendue des plages de Libye !

Qui fuis-tu là, folle Galatée, celui dont la lignée vaut celle des dieux, dont la descendance commande aux forêts, et aux bergers, et aux flots de la mer ?

J'ai ensemble des petits d'ours et de lions, habitués à la flûte de Pan et aux caresses, que je te garde, à toi et à nos enfants, pour jouer et te charmer,

J'ai de tendres bébés poissons, habitués aux caresses et à faire des tours : ceux-là, pour tes filles et pour toi, je les garde. O viens, impitoyable cause de ma plainte,

Et réchauffe l'immense Polyphème, que les grottes peinent déjà à contenir, ou les défilés des montagnes ; viens, impitoyable cause de ma plainte,

Et prends dans tes bras Polyphème, que les tilleuls peinent à cacher, ou les chênes chevelus ou les pins ; viens, impitoyable cause de ma plainte,

Et donne un baiser à Polyphème. Hélas, hélas, le baiser fuit et mes paroles avec ; ah, superbe, ah, malheur, elle s'enfuit, et va se cacher au fond du fleuve.

Méprisé par Galatée, Polyphème se lamente sur le rivage.

Rivage, prête à nos plaintes une oreille bienveillante, et vous, algues éparses sur les récifs secs, et vous, rochers qu'autrefois j'ai frappés,

*saxa, fouete.*

*Ille ne, heu, quondam Polyphemus, ille  
moeret ad fluctus ? Pudet heu canorae  
fistulae, quae olim et tiliis et alnos  
blanda mouebat,*

*cuius ad cantum pecudes coibant,  
et ferae e lustris, et aues ab alto  
aethere, et mutae procul a Palici  
litore ranae.*

*Ad meam dulcis Gelae cicutam,  
ad meam mollis Lilybea aenam,  
et meos flaua ad calamos ruebat  
Acianeae,*

*saepe et ad nostros Arethusa cantus  
flexit et molles iniiit choreas,  
saepe et ad nostros numeros per attam  
lusit Anape.*

*Agmen o felix ouium, beati  
et greges, felix aries et hircus ;  
hunc amat mulcens Arethusa, at illum  
ardet Anape,*

*illa Cirronem uiola coronat,  
haec Cerastinum religat cypero,  
ludit in pratis utraque et sequenti  
plaudit amanti.*

*O ubi ille, ille est Polyphemus, albi  
uelleris diues niueique lactis,  
mille quem uaccae, totidem iuueni,  
mille capellae*

*cum suis bedis, pecudesque mille,  
mille post agni comitantur ? Albet  
terra candore, et nemora ipsa balant,  
balat et aer.*

*Mille equae armentum Polyphemi, et Aetna,  
Aetna miratur Polyphemon. Una  
ridet informis Galatea, nigro  
pectore, nigris*

*displicens mammis Galatea. Abite,  
mille oues, mille et pecudes, capellae  
mille cum foetu, procul ite, equarum  
tanta propago :*

*hoc pedum dextrae decus, hoc puella  
brutiae gentis Galatea ridet,  
ridet hoc saxo sata, ridet heu heu  
hoc Galatea,*

*quod tremit litus siculum, quod afra  
borret et Syrtis. Procul ipse rupem*

donnez de la chaleur à mes lamentations.

Mais quoi ! est-ce là le Polyphème d'autrefois, celui-là,  
qui pleure devant les flots ? Hélas ! Quelle honte  
pour la flûte mélodieuse qui jadis émouvait  
par sa douceur les tilleuls et les aulnes,

Au chant de laquelle accouraient le bétail,  
les bêtes sauvages sorties de leurs tanières, les oiseaux  
descendus du ciel, et du lointain rivage de Palica,  
les grenouilles muettes.

Au son de mon chalumeau, la délicate Gélaé,  
au son de ma flûte, la douce Lilybée,  
au son de mes roseaux, la blonde Acianée  
se hâtaient de me rejoindre,

Et souvent à nos chants Aréthuse  
se laissa fléchir et fit danser ses doux chœurs,  
souvent à notre musique Anapé  
vint jouer sur la plage.

Bienheureux troupeau des moutons, heureux  
bétail, bienheureux le bélier et le bouc ;  
celui-ci est aimé de la caressante Aréthuse, pour celui-là  
c'est Anapé qui brûle ;

la première couronne Cirron de violettes,  
la seconde orne Cérastin de roseaux,  
toutes deux jouent dans les prairies et applaudissent  
leur amant qui les suit.

Oh ! Où est-il, où est ce Polyphème, riche  
de toisons neigeuses et de lait blanc,  
qu'accompagnaient mille vaches et autant de veaux,  
mille chèvres

avec leurs chevreaux et mille têtes de bétail  
avec leurs mille agneaux ? La terre  
pâlit de leur blancheur et les bois mêmes bêlent,  
il bêle, l'air aussi.

Mille chevaux font le troupeau de Polyphème, et l'Etna,  
l'Etna admire Polyphème. Seule,  
la vilaine Galatée se moque de lui, au cœur  
noir, aux noirs

Seins, la déplaisante Galatée. Partez,  
mes mille moutons, mes mille bêtes,  
mes mille chèvres, avec votre progéniture, loin d'ici,  
famille immense de chevaux ;

Cette crosse qui annoblit ma main, cette fille,  
cette Galatée du Bruttum s'en moque,  
elle s'en moque, elle qui est née d'un rocher, hélas !  
Galatée s'en moque,

De celui qui fait trembler le rivage de Sicile, qui  
terrifie la Syrte africaine. Moi, du haut de la colline,

*colle de summo obiiiciam, et fluenti  
hostia claudam,*

*ne in mare accessus pateant superbae,  
quae meam temnit male grata barbam,  
iure cui marsi inuideant et ipsi  
Cinyphes hirci ;*

*quae meos spernit male amica cirros,  
quis uel intonsae inuideant capellae ;  
quae meo auertit faciem galero,  
dedecus undae.*

*Hinc mihi dono dedit illa quondam  
carminum cultrix Helime atque auenae,  
despuat quem (pro pudor) e lutoso  
edita fonte.*

*Lumen hoc unum mihi, quod decora  
fronte diffulget, nec honori soli  
cedit, hoc, o Cratibidis orta coeno  
filia, dammas ?*

*I, nigri mammis, nigricante dente,  
crine subcrispo Galatea, et amne  
merge te immundo. Polyphemon Aetna,  
Aetna tenebit,*

*Aetna nympharum decus, Aetna florum  
mater. O longum mihi culta, salue,  
et tuos ignes specula e suprema  
porrige amanti.*

*Ite, oues, ite, o placidae capellae.  
Luceat. En montis dea porgit ignes.  
Linqvite et noctem Galataeae, et atram  
linqvite nubem ;*

*ite io, fidae comites capellae,  
Eia io, incanae pecudes, abite ;  
uos manet, meque innuit en ab altis  
rupibus Aetna.*

je jetterai un rocher au loin, et je fermerai  
l'embouchure du fleuve,

Pour que toute issue vers la mer se ferme à la superbe,  
elle qui méprise, l'ingrate, ma barbe  
dont les boucs marses, à raison, sont jaloux,  
et ceux du Cinyphus ;

elle qui dédaigne, la fourbe, mes touffes de cheveux,  
que les chèvres jalouent avant d'être tondues ;  
qui détourne les yeux de mon bonnet  
- elle qui fait honte à la mer !

Ce bonnet me fut autrefois donné en cadeau  
par Elymé, protectrice des chants et de la flûte,  
et elle, quel scandale ! elle crache dessus, elle qui est  
née d'une fontaine bourbeuse.

Mon œil unique, qui illumine mon front  
de sa beauté, dont le soleil n'égale pas  
la perfection, cet œil, fille née de la fange de Crathide,  
tu le critiques ?

Loin de moi, Galatée aux seins noirs, aux dents noircies,  
aux cheveux crépus, va te plonger  
dans le fleuve immonde. Polyphème, l'Etna,  
l'Etna le gardera,

L'Etna, gloire des nymphes, l'Etna,  
mère des fleurs. Toi que j'ai longtemps honorée, salut !  
De tes hauteurs suprêmes, répands tes feux  
sur ton amant.

Allez, mes moutons, allez, paisibles chèvres.  
Une lumière brille. Voici : la déesse de la montagne  
répand ses feux. Laissez à Galatée la nuit, laissez-lui  
les ténèbres ;

Allez, io, mes chèvres, fidèles compagnes,  
allez, blancs moutons, allons-y ;  
Voici, du haut de ses crêtes, veille sur vous  
l'Etna qui me fait signe.

## Sannazaro, *Eclogae piscatoriae* II

*Forte Lycon vacuo fessus consederat antro  
Piscator qua se scopuli de uertice lato  
Ostentat pelago pulcherrima Mergilline.  
Dumque alii notosque sinus piscosaque circum  
Aequora collustrant flammis aut linea longe  
Retia captiuosque trahunt ad litora pisces,  
Ipse per obscuram meditatur carmina noctem:  
Immitis Galatea, nihil te munera tandem,  
Nil nostrae mouere preces? uerba irrita uentis*

Un jour, fatigué, le pêcheur Lycon se trouvait assis  
devant une grotte vide, là où, du haut du rocher,  
la belle Mergilline s'offre aux regards de la vaste mer.  
Tandis qu'alentour les autres éclairaient de leurs feux  
les baies familières et les eaux poissonneuses, ou tiraient  
vers le rivage les poissons captifs de leurs filets de lin,  
lui, dans la nuit sombre, compose son poème :  
« Cruelle Galatée, aucun de mes présents, de mes prières  
n'a donc su t'émouvoir ? En vain j'épanche au vent  
mes paroles, et je fais se briser leur flot sur tes récifs.  
Regarde : tout se tait. Les orques, les cétacés immenses,  
le sommeil les retient, les phoques reposent en silence sur

*Fudimus et uanas scopulis impegimus undas.  
 Aspice, cuncta silent, orcas et maxima cete  
 Somnus habet, tacitae recubant per litora phocae,  
 Non Zephyri strepit aura, sopor suus umida mulcet  
 Aequora, sopito conuiuient sidera caelo;  
 Solus ego (ei misero) dum tristi pectore questus  
 Nocte itero, somnum tota de mente fugavi,  
 Nec tamen ulla meae tangit te cura salutis.  
 At non Praxinoe me quondam, non Polybotae  
 Filia despexit, non diuitiis uxor Amyntae,  
 Quamuis culta sinu, quamuis foret alba papillis.  
 Quin etiam Aenaria (si quicquam credis) ab alta  
 Saepe uocor; solet ipsa meas laudare Camenas  
 In primis formosa Hyale cui sanguis Iberis  
 Clarus auis, cui tot terrae, tot litora parent  
 Quaeque uel in mediis Neptunum torreat undis.  
 Sed mihi quid prosunt haec omnia, si tibi tantum  
 (Quis credat, Galatea?) tibi si denique tantum  
 Displiceo? si tu nostram crudelis auenam  
 Sola fugis, sola et nostros contemnis amores?  
 Ostrea Miseni pendentibus eruta saxcis  
 Mille tibi misi, totidem sub gurgite uasto  
 Pausilypus, totidem uitreis Euploea sub undis  
 Seruat adhuc; plures Nesis mihi seruat echinos  
 Quos nec uere nouo foliis lentiscus amaris  
 Inficit aut uacuae tennant dispendia Lunae.  
 Praeterea mihi sub pelago manus apta legendis  
 Muricibus; didici Tyrios cognoscere succos  
 Quoque modo plena durent conchylia testa.  
 Quid refugis? Tingenda tibi iam lana paratur  
 Qua niteas superesque alias, Galatea, puellas,  
 Lana maris spumis quae mollior. Hanc mihi pastor  
 Ipse olim dedit, hanc pastor Melisaëus, ab alta  
 Cum me forte senex audisset rupe canentem,  
 Et dixit, 'Puer, ista tuae sint praemia Musae,  
 Quandoquidem nostra cecinisti primus in acta.'  
 Ex illo in calathis seruauit, ut mittere possem.  
 Sed tu (ne qua miti superet spes, ne qua futuri  
 Condicio, Galatea) manum mihi dura negasti.  
 Hoc est, hoc, miserum quod perdidit. Ite Camēnae,  
 Ite procul; spernit nostras Galatea querelas.  
 Scilicet (exiguas uideor quod nauita cymbae.  
 Quodque leues hamos nodosaque retia tracto)  
 Despicias. An patrio non hoc quoque litore Glaucus  
 Fecerat, aequoreae Glaucus scrutator harenae?  
 Et nunc ille quidem tumidarum numen aquarum.  
 Sed nec (quae nimium uel me sic falsa fatigat)*

la plage ;  
 le souffle du Zéphyr ne fait aucun bruit, sa torpeur caresse  
 la plaine humide, les astres dans le ciel assoupi ferment les  
 yeux.  
 Moi seul, ô malheureux, ressassant en mon cœur éploré  
 ma plainte, toute la nuit, j'ai chassé le sommeil de mon  
 esprit ;  
 pourtant aucun souci ne t'atteint de mon salut.  
 Non, autrefois pourtant Praxinoé, ou la fille  
 de Polybotas ne m'ont pas méprisé, ni l'épouse du riche  
 Amyntas,  
 malgré les parures sur son cœur, la blancheur de ses seins.  
 Et d'Aenaria, si tu m'en crois, souvent j'entends les appels ;  
 autrefois elle louait mes Camènes de jeunesse,  
 la belle Hyale, descendante d'un célèbre sang ibère,  
 à qui obéissent tant de terres et de rivages,  
 qui pourrait dessécher Neptune en plein milieu des flots.  
 Mais qu'ai-je à faire de tout cela, si toi seule  
 - qui le croirait, Galatée ? - si toi seule enfin  
 je ne puis te séduire ? Si toi seule, cruelle,  
 tu fuis le chant de notre flûte, toi seule dédaigne nos  
 amours ?  
 Des huitres arrachées aux promontoires de Misène,  
 je t'ai envoyé un millier, autant qu'en détient le gouffre  
 béant  
 du Pausilippe, autant que, sous les eaux vitreuses,  
 Euploé en compte ; Nesis m'a gardé plusieurs oursins  
 qu'au retour du printemps le lentisque n'a pas recouverts  
 de ses feuilles amères,  
 que la Lune errante en décroissant n'a pas racornis.  
 Et puis ma main sait, sous l'eau, cueillir les murex ;  
 j'ai appris à reconnaître les sucres tyriens,  
 la façon dont durcit la conque épaisse des coques.  
 Pourquoi t'enfuir ? On prépare pour toi des laines à la  
 teinture,  
 Par elles ton éclat surpassera, Galatée, les autres jeunes  
 filles  
 - de la laine plus douce que l'écume de la mer. C'est le  
 berger  
 lui-même qui jadis me l'offrit, le berger Méliséus, un jour  
 que le vieil homme m'avait entendu chanter du haut d'une  
 falaise,  
 me disant : 'Jeune homme, que ces présents récompensent  
 tes Muses,  
 puisque le premier tu as chanté sur nos rives.'  
 Ce cadeau, je l'ai gardé dans des corbeilles, pour pouvoir te  
 l'adresser.  
 Mais toi - qu'aucun espoir ne demeure, aucun engagement  
 futur, Galatée - toi, insensible, tu m'as refusé ta main.  
 Voilà, voilà ce qui a fait ma perte. Adieu, Camènes,  
 loin de moi : Galatée a méprisé nos plaintes.  
 Sans doute c'est parce que tu vois en moi le matelot d'un  
 frêle esquif,  
 bon à tirer les hameçons légers et les filets pleins de nœuds,  
 que tu me regardes de haut. Mais sur la plage de sa patrie,  
 Glaucus  
 ne faisait-il pas de même, Glaucus ne fouillait-il pas le sable  
 marin ?  
 Et voilà qu'aujourd'hui il règne en dieu sur les flots enflés.  
 Ne te laisse pas non plus (moi aussi, ces fables me fatiguent  
 trop)  
 émouvoir par l'histoire de Lyda, même si elle va raconter  
 aux autres filles  
 que je lui aurais envoyé je ne sais quelles couronnes ;  
 non, Lyda n'a rien sur moi, j'en prends à témoin la mer  
 et toutes les Néréides. Si je mens, puissé-je faire naufrage

*Fabula te moueat Lydae, licet illa puellis  
Iactet nescio quas mihi se misisse corollas;  
Non me Lyda tamen, non impulit, aequora testor  
Nereidasque omnes. Si fallo, naufragus illas  
Experiar salsosque bibam sub gurgite fluctus.  
Heu quid agam? Externas trans pontum quaerere terras  
Iam pridem est animus, quo numquam nauita, numquam  
Piscator ueniat: fors illic nostra licebit  
Fata queri. Boreae extremo damnata sub axe  
Stagna petam et rigidis numquam non cana pruinis  
An Libyae rapidas Austrisque tepentis harenas.  
Et uideam nigros populos Solemque propinquum?  
Quid loquor infelix? an non per saxa, per ignes,  
Quo me cumque pedes ducent, mens aegra sequetur?  
Vitantur uenti, pluuiae uitantur et aestus,  
Non uitatur amor; mecum tumuletur oportet.  
Iam saxo meme ex illo demittere in undas  
Praecipitem iubet ipse furor. Vos o mihi Nymphae,  
Vos maris undisoni Nymphae, praestate cadenti  
Non duros obitus saenasque exstinguite flammās.  
Scilicet haec olim, ueniens seu litore curuo  
Caietae, seu Cumarum naualibus altis,  
Dum loca transibit, raucus de puppe magister  
Hortatus socios 'Dextrum deflectite' dicit  
In latus, o socii, dextrās deflectite in undas;  
Vitemus scopulos infames morte Lyconis.'  
Talia nequiquam surdas iactabat ad auras  
Infelix piscator et irrita uota fouebat,  
Cum tandem extremo ueniens effulsit ab ortu  
Lucifer et roseo perfudit lumine pontum.*

et être livré à elles, et boire sous les tourbillons les flots salés.  
Hélas, que faire ? A travers les mers, gagner des pays étrangers  
j'y pense depuis longtemps, là où jamais ne vient un marin, jamais un pêcheur ; là-bas peut-être je pourrai à loisir me lamenter sur mon sort. Prendrai-je pour cap les eaux maudites et figées au bout du monde, sous le ciel de Borée, toujours blanches sous la neige glaciale, ou partirai-je voir les sables dévorants de Libye et du tiède Auster, les peuplades noires, voisines du Soleil ?  
Malheureux, que dis-je ? A travers les rochers et à travers les flammes, partout où mes pas me conduiront, mon esprit ne suivra-t-il pas ?  
On évite les vents, on évite les pluies et les canicules, mais pas l'amour : il me suivra dans le tombeau.  
Me jeter du haut de ce rocher jusque dans la mer, dans le précipice : voilà ce que m'inspire ma fureur. O Nymphes, Nymphes de la mer aux vagues retentissantes, accompagnez ma chute, faites que ma mort soit moins pénible, et éteignez ces flammes cruelles.  
Sans doute un jour, venant soit du rivage incliné de Caeta, soit des profonds arsenaux de Cumes, passant par ici, de sa poupe le pilote à la voix rauque exhortera son équipage : « A droite, dira-t-il, matelots, barrez à tribord toute ; évitons les récifs tristement célèbres où Lycon trouva la mort. »  
Au vent sourd le pêcheur malheureux jetait de telles paroles, pour entretenir ses vœux impuissants, alors qu'enfin se levait, au fond de l'orient, et venait briller le Soleil, épanchant sur la mer sa lumière rosée.

### Bembo, *Carmina* VII (traduction S. Charbonnier)

*Pana Deum Siculi per iniquas littoris undas  
Eludit tarda dum Galatea fuga,  
Seque adeo spe propectus studioque sequendi  
Plus medium infido tingeret ille mari :  
Quo fugis, o Galatea ? mane, mane o Galatea :  
Non ego sum, dixit, non ego, Nympha, Cyclops,  
Qui flavum avulsis iaculatus rupibus Acin,  
Saevitiae liquit tristia signa suae.  
Pastorum pecorisque Deus, cui garrula cera  
Prima dedit varios fistula iuncta modos,  
Quem gelidi frondosa colunt pineta Lycae  
Laetaque Maenatio Parrhasis ora iugo,  
Unam de cunctis te diligo Neptuninis :  
O Galatea mane, o iam Galatea mane,  
Ille loquebatur ; fundo declive maligno  
Littus erat : gressum non tenuere pedes.*

Pendant qu'à travers les ondes hostiles de la Sicile Galatée se joue du dieu Pan en ralentissant sa fuite, Il est tellement poussé par l'espoir et le désir de la poursuivre  
Qu'il se plonge au-delà de la taille dans la mer peu sûre :  
'Où t'enfuis-tu, ô Galatée ? reste, reste, ô Galatée :  
Je ne suis pas, dit-il, non je ne suis pas le cyclope, Nymphe, Qui a déterré des rochers pour les jeter sur le blond Acin Et a abandonné les tristes signes de sa cruauté.  
Je suis le dieu des pâtres et des troupeaux, à qui la première flûte gazouillante,  
Assemblée à la cire, offrit des modes variés,  
Celui que les forêts de pins touffues du Lycée gelé révèrent  
Ainsi que la contrée joyeuse d'Arcadie au sommet du Ménale,  
Toi seule je te chéris parmi les petites-filles de Neptune :  
Ô Galatée, reste, ô maintenant reste, Galatée.'  
Il parlait ainsi ; mais le rivage était en pente

*Sed pelagi dum caeca urget male cantus, et instat  
 Qua refugit pendens, subtrahiturque solum,  
 Labitur, et summas dorso converrit arenas :  
 Labentem intortis obruit unda fretis,  
 Utque 'Deam, Galatea' iterans, 'Galatea' vocabat,  
 Implentur tennes ora vocantis aquae.  
 Tum primum latices epotavisse marinos  
 Pana ferunt, ponti nec latuisse Deum,  
 Sed quia Nereidas ibat vexare puellas,  
 Offensum fluctus non tenuisse suos.  
 Ergo illum nandi insuetum glauca excipit alto  
 Unda sinu : exultant irrequieta vada.  
 Marmora ter superare manu conatus amara,  
 Ter circumfusis est revolutus aquis ;  
 Nympha Dei lapsum cupidus spectabat ocellis,  
 Gravior et pulchro risus in ore fuit.  
 Spectarant, sparsi ut steterant per littora, Fauni,  
 Pan, comites Fauni, grataque turba tua,  
 Et mixtus Faunis, cordi cui semper amores  
 Nympharum et querulo tibia rauca sono,  
 Incubus, et Satyri, et coniferæ Sylvanus  
 Arboris agresti cinctus honore caput.  
 Qui simul atque ipsum gentis videre parentem  
 Pana sub impuris mergier aequoribus :  
 Nympha redi, Galatea, redi, neu desere amantem',  
 Ingeminant omnes, 'candida Nympha redi.  
 Ab tantum ne admisse tuis sit dedecus undis,  
 Quod taceant nulli post, Galatea, dies',  
 Ingeminant Divi ; clamoribus icta resultat  
 Arida pumiceum qua lavit Aetna pedem.  
 Illa metum fallax simulare et tendere in altum  
 Et vanas surda reïicere aure preces ;  
 Quo magis ii tristes moesti versare querelas,  
 Et pelagi expertes dicere amore Deos.  
 Pectora pars pulsare manu, pars currere in undas  
 Cedit, et argutos tardat arena pedes.  
 Omnia quae obliquo, lente nans, respicit ore,  
 Unaque tot gaudet fallere Nympha Deos.  
 Utque satis lusit : 'Certe sat lusimus, inquit,  
 Successuque mei non caruere doli'.  
 Atque ita iactatis relegit freta versa lacertis,  
 Pronaque non longum vincere tendit iter.  
 Summa secant pulsae fluctu saliente papillae,  
 Spumea sub niveo murmurat unda pede.  
 Tum summo apprehensum cornu sustollit : at illi  
 Clauserat insolitus lumina victa sopor.  
 Ut rediit cum luce animus : 'Quo percitus oestro  
 Coniugium affectas, dixit, inepte, meum ?  
 Perque ausus vada salsa sequi regna invia vobis,  
 Invitam pergis sollicitare Deam ?  
 Numen aquae gaudet tumidarum numine aquarum,  
 Conveniunt votis vota propinqua meis.  
 Tu pete montivagas, quarum es de gente, capellas,  
 Parte tui, et nostros linque, proterve, toros'.*

Son fond était trompeur et ses pieds ne pouvaient tenir leur place.  
 Mais tandis qu'il se presse ainsi sur les fonds cachés de la mer sans se méfier, qu'il la serre de près,  
 Qu'il est suspendu à celle qui s'enfuit, le sol se dérobe,  
 Il tombe et balaie la surface du sable avec son dos :  
 L'onde engloutit le dieu qui tombe dans ses vagues recourbées,  
 Et comme il appelait : « Déesse, Galatée ! », et à nouveau,  
 « Galatée ! »,  
 Les eaux liquides remplirent sa bouche et couvrirent son appel.  
 Aussitôt, les eaux marines rapportent que Pan a bu la tasse,  
 Et que le dieu n'a pas échappé à la mer,  
 Mais que, parce qu'il allait tourmenter les Néréides,  
 Elle n'a pas retenu l'offenseur dans ses flots.  
 Donc, comme il n'était pas habitué à nager,  
 L'onde verte le reçoit dans une baie profonde : les flots jaillissent sans relâche.  
 Trois fois il essaie de sa main de vaincre l'écume amère,  
 Trois fois il est renversé par les eaux qui déferlent ;  
 La nymphe, de ses beaux yeux, observait avec avidité la chute du dieu  
 Et sur sa belle bouche se peignit un rire des plus charmants.  
 Les Faunes observaient, d'où ils se tenaient, éparpillés sur le rivage,  
 Pan, les Faunes tes compagnons, et ta troupe qui t'est chère,  
 Et mêlé aux Faunes, celui qui eut toujours à cœur  
 L'amour des nymphes et la flûte rauque au son plaintif,  
 Incubus, et les Satyres, et Sylvanus,  
 La tête couronnée de l'agreste conifère en marque d'honneur.  
 Dès qu'ils virent le père de leur race en personne,  
 Pan, englouti par les flots impurs de la mer :  
 'Reviens, Nymphe, Galatée, reviens, n'abandonne pas celui qui t'aime',  
 Répètent-ils tous, 'blanche nymphe, reviens.  
 Ah ! au moins, ne permets pas que se pose sur tes ondes un déshonneur  
 Dont les jours à venir ne cesseront jamais de parler, Galatée,'  
 Répètent les dieux ; frappé par leurs cris,  
 L'Etna aride résonne, sur le versant où il lave son pied desséché.  
 Elle, trompeuse, fait mine d'avoir peur, gagne le large  
 Et fait la sourde oreille à leurs vaines prières ;  
 Les faunes, d'autant plus tristes et affligés, s'agitent en plaintes,  
 Et disent que les divinités marines ne savent pas aimer.  
 Une partie d'entre eux se frappe la poitrine de la main, une autre va se précipiter dans les ondes,  
 Et le sable retarde leurs pieds sonores.  
 Voilà tout ce qu'elle aperçoit, nageant lentement, en tournant la tête,  
 Et la nymphe se réjouit, à elle seule, d'avoir dupé tant de dieux.  
 Lorsqu'elle s'est suffisamment amusée : 'Certainement, je me suis assez amusée, dit-elle,  
 Et mes ruses n'ont pas été dépourvues de succès.'  
 Ainsi, élançant ses bras, elle repousse et balaie le courant,  
 Et penchée en avant, elle cherche à parcourir la faible distance.  
 Ses seins portés par le flot bondissant fendent la surface des eaux  
 Et l'onde écumeuse murmure sous son pied de neige.  
 Alors, s'étant emparée de lui par le bout de sa corne, elle le

soulève :

Mais un sommeil inattendu avait clos ses yeux vaincus.  
Quand ses esprits lui revinrent avec la lumière :  
‘Quel délire te pousse, stupide, à chercher à t’unir à moi,  
dit-elle ?  
Et, osant me suivre parmi les vagues salées, domaine  
impraticable pour vous,  
Pourquoi persistes-tu à solliciter une déesse contre son gré ?  
Une divinité aquatique trouve son bonheur chez une  
divinité des eaux impétueuses,  
Des désirs voisins conviennent aux miens.  
Va donc voir les chèvres qui parcourent les montagnes, toi  
qui es de leur race,  
De leur peuple, et abandonne, impudent, notre couche’.

## ANNEXE II



Raphaël, *Le Triomphe de Galatée*, Villa Farnesina, Rome, 1511.